

**MARSHALL**

## Nontron

Chaque fois c'est la même chose, on dirait que quelqu'un a déréglé le siège et le rétroviseur. Pourtant non. Ce n'est pas possible mais reste un mystère qu'il omet de résoudre après avoir avancé ou reculé son siège, ajusté le rétro, et pris la route sans jamais oublier de mettre le clignotant ni de jeter un coup d'œil dans l'angle mort en se tordant le cou.

À la question qu'il ne se pose pas assez longtemps on peut raisonnablement répondre que la voiture n'est pas adaptée à lui. Que bien que neuve, lui ne l'est pas, que sa santé aurait nécessité une auto plus confortable. Puis que les caractères dociles de l'un et de l'autre restent malgré tout sujets aux oscillations dépressives de Yves. Malgré tout donc, il démarre et roule. C'est bien là l'essentiel et tous deux en cela rempliront sans faillir leur mission, pourvu qu'il y ait des pauses durant le trajet.

À l'arrière, un énorme sac noir et mou. Sur le siège passager, à portée de main, une barre de chocolat à la noix de coco et une grande bouteille de Pepsi.

On sort de la ville sans s'en rendre compte par un trait de bitume tracé pour l'en détourner. Trois mille habitants, comme du grain semé à la volée. Certains ne vivent pas où c'était prévu. Ça et là se sont posés ou l'ont été et ont pris racine. Malgré tout. De vies en générations des destins se sont dressés. Inégaux. Suffisamment d'âmes pour faire une population. C'est un croquis. Une esquisse posée sur un lavis de verdure.

Il n'est pas d'ici.

Il laisse le centre-ville, bourgeois aujourd'hui. Rues des anciens petits commerces. De ceux qui vivaient au-dessus de leurs boutiques et qui, s'enrichissant en périphérie maintenant, ont fini par étendre leurs habitations de l'ancien rez-de-chaussée marchand au moindre recoin du grenier. Ainsi cousues, les diverses pièces des modestes maisons ont fini par se caper d'un certain prestige.

Il n'est pas de ce milieu.

Les notables pour leur part avaient l'habitude de bâtir sur les avenues. De garder de l'espace entre le trottoir et leur façade. En retrait. Avec le temps les bâtisses ont perdu de leur superbe à mesure que leurs propriétaires se désintéressaient des lieux pour de plus grandes villes. Plus assez belles pour abriter les nouvelles générations, les maisons ont fini par accueillir des familles défavorisées se partageant alors les restes en petites portions. Plusieurs boîtes-aux-lettres maintenant pour une même entrée. Dessus, des encres délavées déchirent des noms griffonnés sur des étiquettes toujours un peu décollées.

Ni de celui-ci.

On croirait que tout cela vit ensemble. Que chacun a trouvé sa place. Pourtant, comme partout la société s'est organisée pour séparer le bon grain de l'ivraie. Peu importe comment, elle finit toujours par répartir ses richesses. Les notables vivent maintenant sur les collines qui surplombent la ville. Au centre s'accrochent les bourgeois. Çà et là, les restes, les autres. Davantage de celui-là.

Deux tours d'immeuble ont été ajoutées pour veiller sur le tout. Pas d'ici, d'un milieu qu'il rejette, il y a tout en haut trouvé refuge.

Un seul carrefour, important puisque équipé de feux de circulation, placé bien au centre de tout ce petit monde, trônant comme un trophée. Pas aussi haut mais davantage regardé que le clocher de l'église, plus utile de toute évidence, moins dangereux en tout cas.

Au vert il emprunte le trait de bitume et sort de la ville sans s'en rendre compte.

À peine démarré, si peu roulé, on se trouve déjà à l'entrée d'une autre ville. À 14 kilomètres, trois fois plus petite, elle donne à Nontron un air de capitale et à ses habitants presque un côté urbain. Même pas eu le temps de se sentir bien sur son siège. De trouver que le rétro est bien réglé. De ne plus sentir la ceinture de sécurité, un moment trop basse, un autre trop haute. Jamais au bon endroit. Tout va trop vite. C'est pour ça qu'il part. Il était grand temps qu'il le fasse. Et il connaît bien la route souvent empruntée qu'il prend aujourd'hui pour une nouvelle raison.

## **Piégut-Pluviers**

Dès l'entrée à droite une station de lavage avec son « Camion Pizza ». Premier arrêt. Ce n'est pas déjà la faim mais la crainte qu'elle surgisse qui l'incite à s'arrêter. Puis la gourmandise. Même froide, la pizza est bonne et donne l'avantage de pouvoir se manger partout. Il a déjà en tête le lieu et l'heure où il la dégustera. La première aire d'autoroute après Limoges. D'ici là il aura bien entamé la barre de chocolat et la bouteille de Pepsi. Petits shoots de sucre. À moins qu'il ignore l'étape et mange une partie de la pizza en roulant, le volant comme un plateau-repas, la main droite tellement habituée à caler la part entre le pouce, sur le côté, le majeur dessous, et l'index dessus qui vient bloquer l'ensemble. Si la pâte est trop molle, il baissera un peu la tête et montera un peu la main pour venir poser la pointe de la part de pizza sur celle de sa langue. Sans se rendre compte que l'une et l'autre tremblent tandis

que les yeux sont trop occupés à surveiller la route en contournant la main, la pizza, et l'imprudence de Yves.

À Piégut-Pluviers, ça se voit tout de suite, la pâte est bien cuite, la tâche sera plus aisée mais n'apportera pour autant pas plus de plaisir. C'est un fait, la pizza est de toute façon toujours bonne et excusée de ne pas l'être tout à fait par la satisfaction de la manger où et quand il veut.

Parking. Moteur. Frein à main. Ceinture.

C'est idiot mais rassurant. Parmi la foule de questions qu'il se pose il trouve apaisant de s'arrêter et d'accomplir ces gestes simples et sans alternative possible. Reposant donc.

Il se gare, coupe le moteur, met le frein à main puis défait sa ceinture. Ensuite c'est plus compliqué. Aussi prend-il son temps avant de descendre et celui de regarder autour de lui. Toujours quelque chose à voir. S'il n'y a rien il regarde quand même dans le vide. Ensuite, donc, reculer le siège. C'est pour cela que chaque fois il aura besoin de le régler à nouveau mais il ne se fera ici pas la remarque. Trop de temps parfois sans utiliser sa voiture et ses gestes, alors empruntés, marqueront des retrouvailles un peu embarrassantes.

La ceinture, le siège, il ouvre la porte et se tourne pour descendre. Inadaptée oui. L'effort lui rappelle que la voiture est trop basse, l'ouverture de la porte un peu juste, et nous indique que la peine qu'il éprouve pour y entrer ou en sortir justifie la description qui en est faite ainsi que l'importance des étapes qu'il marque pendant son trajet.

Descendu, donc, toujours il avance d'un pas hésitant parce qu'alternant un regard timide vers ses pieds et un autre plus courageux vers les autres. Il n'empêche que c'est toujours lui qui dit bonjour le premier.

Les pizzaïolos font tous pareil, comme Yves hésitent du regard. Un rapide au client pour dire bonjour. Un autre concentré, attentif, presque inquiet sur la pâte qu'il pétrit. Comme si elle aussi pouvait partir s'il lui faisait injure. Il salue le client et reste penché sur sa pâte.

Yves dit bonjour toujours d'un air joyeux. Ce pizzaïolo dit toujours bonjour d'un air aimable. Faits pour s'entendre. S'il lui demande ce qu'il veut comme pizza, c'est sûr il répondra qu'il ne sait pas encore, « vous avez une carte ? » Un coup de menton suffit en général pour indiquer où elle se trouve. Lecture lente et appliquée. Éventuelles questions. Juste pour engager la conversation. Il les connaît toutes, partout, possède en tout cas les bases suffisantes pour comprendre les détails d'une éventuelle « Pizza du chef », d'une « Pizza de la semaine », et ici forcément d'une « Périgord ». Questions pour causer.

Avec un peu de chance il faudra patienter. « Vers quelle heure ? Ah, bon d'accord, je vais attendre. » C'est ce qu'il préfère. Attendre sans jamais s'écarter du petit comptoir, en face du pizzaïolo, et avec encore un peu plus de chance le passage de clients. Pour causer. « Je prends l'autoroute à Limoges, comme ça je serai tranquille.

Même froide c'est bon la pizza. Comme ça je suis pas obligé de manger dans une cafétéria. En principe c'est pas très bon puis c'est long. »

Si le pizzaïolo sait écouter il prendra un certain plaisir à discuter avec lui. S'il fait bien semblant, Yves se suffit de peu et parlera quand même. Si aucun des deux, ce sera plus pénible. Yves parlera peu. Recommencera à boiter du regard. Oubliant ses pieds au profit de la carte mais faisant semblant de lire pour masquer son malaise.

Mais si tout va bien, alors c'est toujours un bon moment. Un pizzaïolo qui écoute, répond même, et un client pour s'incruster par moments, royale la pizza.

Ça cause, il cause, chacun cause et repart avec sa pizza en oubliant déjà ce qui s'est dit. Bien sûr Yves n'oublie rien. Et alors il est ici très difficile de savoir s'il le fait parce qu'il l'adore ou bien parce que c'est un bon moyen de laisser chez eux un souvenir de lui : il raconte la blague Marshall. Supposons que ce soit les deux. Il est probable qu'elle ne le fasse plus tout à fait rire mais que son sourire et un peu de fierté soient dus aux rires qui ne manquent pas chez les autres à la chute de sa blague. Elle est drôle. Fine. Les rares fois où elle n'est pas comprise déclenchent alors souvent chez celui qui l'a écoutée un départ plus rapide ou un balancement un peu niais de la tête. Ce n'est pas très grave. Cela aura toujours permis de causer là où parfois s'installent des silences que Yves ne supporte pas. C'est une blague qui lui fait toujours du bien. Parfois un peu, d'autres beaucoup. En tout cas jamais de mal.

Entre son arrivée et son départ, la plupart du temps il arrive à caser sa blague et repart avec une énergie nouvelle, plus ici une pizza fraîche.

« C'est un ministre. De l'économie. Ou de l'industrie. Un des deux. Bon. Il visite une usine, l'usine Marshall, les célèbres enceintes audio. Il y a tout le tralala, toutes les grosses légumes du coin, la presse locale, nationale, la télé. On lui présente les ateliers, les machines, tout... »

## **Piégut - Limoges**

Pour atteindre Limoges, 70 kilomètres suffisent mais une 1 h 30 est nécessaire. La route est jolie, variée, semble avoir été posée sur le paysage en oubliant de mettre des lignes droites. Seulement sinueuse. Toujours courbe et ronde. Jamais plate. Jamais tranquille parce que sans cesse interrompue par des villages, de petites villes, rarement un feu, parfois un rond-point timide. Trop souvent la route dessine un sourcil au-dessus de lieux endormis nuit et jour. Un sourcil mal placé, tranchant et

opposant deux lignes de maisons qui se regardent avec toujours l'une qui lorgne le clocher de l'autre. La plupart d'entre elles ont été bâties avant, se partagent ainsi l'histoire des lieux. Après la mise en place de la déviation, d'autres sont venues grossir le rang du côté le moins construit, et ont été posés des passages piétons dans une vaine tentative de réunir l'ensemble. Pas de commerces. S'il y en a, trop tristes. Yves ne s'y arrête pas. Lui non plus ne regarde pas sur les côtés.

Sur la route, tout à sa destination, il a placé des étapes. Limoges, contourner, attraper l'A20. Châteauroux, 122 kilomètres, contourner aussi. L'autoroute s'en chargera. Vierzon, 62 kilomètres. Tout droit. Orléans, 88 kilomètres. Pareil. Si longue l'autoroute, grandes les courbes qu'il aura l'impression d'aller tout droit. C'est bien. Installé. Utile, voire indispensable pour ne pas faire demi-tour. Puis enfin Créteil, 133 kilomètres. Sarcelles ensuite, 36 kilomètres. Et Montigny-Le-Bretonneux, 48 kilomètres. Après c'est selon.

Pour le moment c'est un peu difficile. Il avale lentement les kilomètres, trop vite le chocolat et le Pepsi. Chaque fois qu'il pourrait facilement faire demi-tour un morceau, une gorgée. Shoot de sucre. Pensées écrasées.

Limoges

Limoges est un phare. Cerné par de nombreuses petites villes pour récifs et subissant le ressac des allées et venues d'une marée humaine, le matin pour venir, le soir pour en partir. Sur une île. Limoges n'a que des côtes et pour autant pas de vrai débarcadère. Il semblerait qu'un flot d'algues ait oublié de se retirer laissant des habitants et des gens de passage empêtrés dans ses murs. Sans horizon. Au milieu traverse une veine, plus verte que bleue, qui palpète, remue des flancs trop sages pour déborder. On ne sait d'où elle vient ni ne voit où elle va. Bien sûr, si, mais sa timidité n'intéresse personne. Sans corps elle traverse Limoges et comme tout ici s'en va. Deux ponts jetés pour faire illusion. L'impression donnée n'est pas désagréable pour qui passe dessus. Reste qu'ils ne relient que des lieux qui se passeraient bien les uns des autres, chacun oublié, facilement oubliable.

Limoges nord. Début de l'A20. Déjà les racines de la capitale. Paris ouvre sa gueule et dévoile une langue sur laquelle Limoges ne serait qu'un cheveu. Mal aimée Limoges. Tout ceci n'est bien entendu qu'une impression, celle d'un probable passage décevant, et gageons que Yves n'a pas cherché à comprendre les lieux. Mais il ne l'aime pas. Ne lui a pas donné la chance de le séduire. Comme pour son siège il n'en comprendra pas la raison car trop vite passé à autre chose en contournant la ville pour atteindre la première aire d'autoroute qu'en revanche il adore.

## A20 - Aire de repos

Il aime les sorties qui attrapent subitement les voitures et les lancent dans une courbe vive pour leur faire traverser l'autoroute à l'aide d'un pont débouchant sur un parking large et ordonné. Les camions d'un côté. Bien rangés. Longs comme des bâtons de craie neufs posés sur un tableau d'asphalte. Les voitures de l'autre. Éparses. Craies usées ou cassées.

En arrivant c'est toujours beau. Il aime les couleurs, les lumières, et de jour comme de nuit le ballet incessant des allées et venues. Trop de monde parfois. Utile pour s'y fondre mais plus difficile pour engager la conversation. Il maîtrise néanmoins parfaitement ce paradoxe et a appris à profiter des deux cas. Lorsque l'aire de repos est tranquille, employés et clients sont des proies qu'il repère instantanément. Il se jettera sur l'une d'elles pour un plaisir qu'il prendra et espérera donner.

Ici, à 21 heures, il y a presque foule. Les gens n'ont même pas le temps de se gêner. Trop de flux. Un courant permanent et désintéressé. Yves a besoin de calme.

Il a attendu ce qu'il fallait pour se garer juste devant la boutique. Pas besoin d'essence. Seulement vers Orléans. Aller aux toilettes, jamais vides assez longtemps. Toujours mal à l'aise. Même ceux qui y sifflent ne le sont pas. En tout cas ils ne devraient pas et mettent les autres mal à l'aise.

Ensuite on peut imaginer Yves de différentes façons.

Comme une balle ricochant sur chacun des rayons, entre les clients. Baladé. Livré en pâture. Ou bien comme une anguille, glissant entre tout ça, arrivé sans bruit et partant de la même manière.

Ou le voir simplement parcourir les rayons seul, lent, et gris. Il est gris lorsqu'il se sent seul.

Mais c'est un ensemble. Yves n'est ni l'un, ni l'autre. Un peu tout ça, comme tout le monde, somme toute. Comme chacun rien de très précis, toujours sujet aux tropismes, mais lui toujours un peu plus fort.

Il a pris des sandwiches, de l'eau et du lait. Pas besoin encore mais cela remplacera la pizza qu'il a décidé de manger dès qu'il reprendra la route.

Bretelle d'accès. Nouvelle courbe qui l'éjecte maintenant. Nuit. Les phares, la route, la ceinture, le siège, le rétro. 122 km lisses qui lui donnent le temps de bien s'installer.

Pouce, majeur, index, pizza. Reste de chocolat et fond de Pepsi.

Sur le siège passager les sandwiches pour après. Sur le siège arrière, toujours le sac noir et mou.

## Châteauroux - Vierzon

L'impression d'aller tout droit alors que ce ne sont que d'immenses courbes. Et des pensées qui font de même. Se fixer un objectif. Il s'en est fixé un de facile afin d'oublier celui qu'il s'est imposé et qui l'a mené ici. Facile, atteindre Vierzon en glissant sur Châteauroux. Puis derrière, celui qui l'a fait quitter Nontron pour Créteil.

Il avance le plus vite possible pour le moment, en sachant qu'il reculera au maximum celui d'atteindre la maison de son frère. Dans la rue, il luttera pour ne pas faire demi-tour. Déjà il le fait, n'a pas pris l'autoroute pour gagner du temps mais pour loger ses questions dans une camisole. Pas d'évasion.

Dans la rue il avancera sous une pluie d'images. Maison familiale. Souvenirs d'enfance. Il marchera là où il le fit, maintenant pour d'autres raisons. Il a très tôt eu du mal à rentrer chez lui. Puis vint un moment où il en eut également pour en sortir. De la douleur dedans. De la douleur dehors. Yves au milieu. Autour, la famille et les autres.

L'autoroute pour le moment et la rue ensuite. Son frère. L'aîné. Le frère aîné qui s'est taillé, c'est comme ça que disaient les trois autres. Qui a déserté le milieu familial, les mots des parents, et n'y est jamais revenu. Qui n'y est jamais revenu du vivant des parents et qui ensuite a racheté les lieux alors débarrassés de la vermine, avait-il dit.

Le grand frère, ce mystère. Silencieux. Physique. Des gestes toujours trop brusques qui parlent pour lui. Il s'est taillé en claquant la porte et nulle part ensuite n'a su le faire doucement.

Un jour il est revenu. Seulement dans la vie de Yves hospitalisé alors pour la première fois. Engagé dans la marine il avait profité d'une permission pour venir le voir, parlant comme s'ils ne s'étaient jamais quittés, de son métier, de sa carrière militaire, de rade, de bateaux, d'horizons. Venait alors de naître chez Yves un désir de Brest. Visite inattendue. Inespérée même. Vite silencieuse. Les non-dits avaient rapidement repris place entre eux, comme des cordes autour de poignets marqués, cachés par des manches longues qu'on ne remonte jamais.

Châteauroux presque. Vite effacé, presque loin déjà. Il a pris du lait mais ne le boit jamais. Ou un peu puis chaque fois il jette la bouteille pratiquement pleine. Pas beaucoup d'eau non plus. Juste pour accompagner les sandwichs. Un à l'approche de Châteauroux l'autre après Vierzon. Sur le siège passager une bouteille de lait qu'il ne finira pas, une bouteille d'eau qu'il ne touchera plus, l'emballage vide d'un sandwich et un autre qui attend.

Derrière, sur le siège, le sac noir et mou.



## Orléans - Aire de repos

Avant Orléans, la nuit, l'aire de repos est disponible. Juste ce qu'il faut habitée. Yves s'invite avec toujours la même manière de se garer, le plus près possible de la boutique, gardant ainsi un œil sur la voiture, faisant ici comme prévu le plein d'essence.

C'est un moment utile. Ses gestes lents et hésitants lui donnent le temps nécessaire pour repérer les gens à l'intérieur. Imprudents, mais comment faire autrement la nuit, ils s'agitent dans la lumière. Des moustiques sous une lampe. Yves pose sur eux un regard et une marque, un repère. Déjà de loin prévoit leurs déplacements les prochaines minutes. Tranquille en apparence il tente d'anticiper, de savoir quelle sera la réaction de chacun à son approche. Tranquille en apparence.

Le claquement qui interrompt le flot d'essence semble le réveiller. Des gouttes au sol, sur ses doigts, sur le bouchon revissé, sur la trappe refermée. Une odeur encore sur ses mains lorsqu'il pénètre dans la station.

D'abord les sanitaires, laver les mains. Le miroir, l'air fatigué, encore gris. Pas l'urinoir, des toilettes fermées, disparaissant puis revenant, lavant à nouveau les mains, le miroir encore, l'air fatigué toujours. Un peu moins gris déjà à l'idée de rejoindre ceux qu'il a repérés.

Régler le plein, déjà, ce sera fait et permettra ainsi une première approche.

À la caisse, elle hésite entre celui qui se présente et l'écran qui affiche les voitures à la pompe. Pas vraiment de choix. Les deux. Au bonjour timide de Yves un bonjour fatigué. Numéro de pompe ? Par carte, oui. Vous pouvez retirer votre carte. Merci. Merci à vous.

Il ne l'a pas quittée des yeux. Elle ne l'a pas senti venir. Personne derrière. Une à la pompe. Une aux toilettes. Un couple flâne en buvant un café. Elle ne l'a pas vu venir, il a su s'approcher. Timidité rassurante pour la proie, parfois utile pour lui.

« Pas facile la nuit, hein ? Ça doit être long. Encore, là il y a un peu de monde. »

Ce, dit tout en choisissant une barre chocolatée. Il y en a toujours à la caisse. Il s'en sert. Tout le monde s'en sert, à peu près pour les mêmes raisons et lui, en plus, pour fixer sa proie.

« Ça va on s'habitue. »

Parler à la troisième personne comme on creuse un fossé. Défense naturelle. Il jette une passerelle.

« Avec les vacances ça doit être moins calme. Même la nuit. »

Le silence sanctionne, mais l'habitude l'aide. Il parle du travail. Des gestes qu'il observe. Peut tout commenter. La caisse, son bruit. Le rouleau à changer. La monnaie. Combien de personnes cette nuit ? Et en général ? Et le jour ?

« Vous tournez je suppose ? Une semaine de jour et l'autre de nuit ? »

Aussi prudent qu'elle est réservée. Questions générales au sein desquelles elle est comprise. Si ILS tournent, ELLE tourne. Sujet de conversation. Si, non. Sujet aussi. Question piège. Et il y en a d'autres. Ça prend du temps de choisir des barres de chocolat. Ça offre des possibilités. Et si vraiment elle est rétive, s'il bute, sa patience se voit toujours récompensée par l'arrivée d'un autre client.

Attendre l'opportunité. Un œil sur les barres, l'autre sur la caissière. De temps en temps les deux sur sa voiture. De loin visualiser le sac noir et mou. Pour se rassurer. Ce qui compte c'est le moment. Savoir saisir l'instant après avoir paru rassurant puis invisible.

La personne sort des toilettes et directement de la station. Celle qui était à la pompe entre, règle, et sort sans un mot. La caissière ne paraît pas gênée par l'attitude. Proie difficile.

En flânant le couple a pris des provisions. Du salé, du sucré, un peu de gras et de l'énergisant. De quoi causer en tout cas. Au comptoir Yves sait s'écarter juste ce qu'il faut. Juste assez pour ne pas gêner, et donner à l'autre l'impression que c'est lui qui prend sa place.

« Allez-y, je vous en prie. »

Rester devant les chocolats, s'installer près du couple.

Couple aimable avec la caissière. Caissière réveillée par leurs sourires et le soutien qu'ils lui apportent face à Yves.

Le piège se referme. Sans savoir comment la conversation aura démarré, sûrement incapable de se rappeler de son contenu, le couple partira ayant ri de la blague de Yves et en se promettant de s'en souvenir pour la raconter.

Et la caissière, bien sûr ayant ri, laissera échapper à la première personne un « Je la connaissais pas, elle est drôle » qui enchantera Yves. Sur l'autoroute, assurément, le couple rit encore. La caissière, souriante, regarde Yves partir. Rechargé. Un sac à la main avec du chocolat aux noisettes et une bouteille de Fanta. Pour le siège passager. Mêmes gestes. Réglages. Marche arrière légère. Première, seconde, voie d'accès, coup d'œil dans le rétro intérieur. Sac noir, et mou.

« Puis à un moment, au fond de l'atelier, le ministre aperçoit un gars qui travaille sur une machine. Il s'arrête. Tout le monde s'arrête. Il fait deux trois pas dans sa direction, il lui semble le reconnaître. Il avance un peu plus. Tout le monde le suit. « Mais oui ! » Il le reconnaît. « Marshall ! ».

## De l'élan pour Créteil

Yves est fatigué, bien sûr, mais plus du tout gris. Créteil c'est tout droit, juste en face, mais rien ne l'annonce encore. Paris depuis un moment donne une chance à celui qui vient vers elle de s'échapper en lui proposant d'autres destinations. Au début quelques-unes, çà et là, d'autres autoroutes pour d'autres d'intentions. Puis de plus en plus. La toile se resserre, ses fils plus nombreux font semblant d'offrir plus de choix alors qu'ils en profitent pour solidifier l'édifice. Gorgées de Fanta, bouchées de chocolat, kilomètres avalés. Yves avance sur la toile. Du bord au centre. De là où la toile ne tenait qu'à un fil jusqu'à Créteil où elle sera bien dense, et pleine.

À ce moment-là, il est impossible de savoir, même ses coups d'œil de plus en plus fréquents sur le siège arrière ne sauraient l'indiquer, si de la toile il est, du bord, l'araignée qui s'approche de sa victime, ou à l'inverse la mouche qui se jette dans le piège de l'araignée. Il est impossible encore de le savoir, et gageons qu'il ne le sait pas lui non plus. Il est même possible, imaginable en tout cas, qu'il ne connaisse pas le contenu du sac. Qu'il n'en ait pas tout à fait conscience. Qu'il ait été rempli depuis si longtemps, puis ajusté, complété à la va-vite pour cette circonstance, qu'il ne se souvienne plus tout à fait de ce qu'il renferme.

Il est probable qu'il l'ait fermé juste avant de partir et traîné péniblement jusqu'à l'ascenseur. Qu'ils aient descendu les étages comme un compte à rebours, encore accessibles aux regrets, encore possible d'arrêter, bientôt irréversible, tout pouvant s'arranger encore, tout le monde commet des erreurs. Mais la porte s'ouvre, trop tard pour revenir en arrière. Yves fait le choix de sortir, le sac derrière a longtemps pesé de tout son poids sur sa décision et se laisse traîner maintenant. Parking. Voiture, portière, effort terrible pour le poser sur le siège arrière.

L'autoroute est de plus en plus précise. Créteil, quelques kilomètres. Mouche parmi d'autres. Ou araignée. Chocolat. Fanta. Shoots. Sortie annoncée. Bretelle à emprunter. La boutique d'une station croisée lui fait de l'œil. Il cède. Il est des demi-tours indispensables pour soi et interdits par les autres. Sans s'en rendre compte, le regard davantage porté sur le rétroviseur, sur le siège arrière, comme semblant céder à la pression d'un passager, demi-tour, si, quand même, malgré tout il le fait. Il s'engage dans la bretelle d'accès et remonte l'autoroute à l'envers.

Contre-sens. Interdit. Le sac noir et mou semble lui dire d'aller plus vite. De s'échapper. Rouler. Rouler sur la toile. La mouche, l'araignée, l'incertitude, briser la toile. Demi-tour. Phares dans les yeux. Filets de lumières qui foncent vers lui et l'évitent au dernier moment. La peur n'est pas de son côté. Pas celle-là. Créteil. Sac noir et mou.

Quand même, enfin, malgré le contre-sens, malgré tout, la station, la boutique, le plein pas besoin. De nouvelles proies, nécessaires. Garé bien devant. Sorti lentement de la voiture. Allé directement à la caisse. Les barres de chocolat. L'approche.

L'expérience. En repartant Yves ne se souvient pas des visages de ses victimes. Caissier ou caissière ? Couple ou non.

Fatigué, gris, à peine revigoré par son étape. Derrière le sac de plus en plus noir, de plus en plus mou, semble dormir. Bien sûr que non.

Bretelle, sortie, Créteil tout proche. Sur l'autoroute, certains rient encore et veulent se souvenir de la blague. À la caisse pareille.

« Marshall ! » Il l'appelle. Le gars tourne la tête. « Mais oui ! Marshall. Qu'est-ce que tu fais ici ? ». À sa machine le gars hésite un peu puis lui aussi reconnaît le ministre. « Ah oui ! Et toi ? Qu'est-ce que tu fais là ? »

Le ministre s'approche de lui. Les autres restent en arrière. Ils parlent à voix basse.

« Oh, rien de spécial, juste une petite visite, une autre cette après-midi, un peu de com', quoi, les élections approchent, tu connais le truc. Mais toi ? Marshall ? Qu'est-ce que tu fais ici ? »

## **Créteil, l'aîné.**

Créteil est là. Tellement changée qu'on croirait qu'elle a toujours été ainsi. Transpercée par le temps, la ville a d'abord commencé par être blessée, quelques égratignures sur les quartiers les plus fragiles, puis sur les flancs des coups plus lourds, pour baisser la garde, couper le souffle aux méfiances, aux réticences, et gagner du terrain sur l'histoire. Des années comme des rounds. La nostalgie a tourné un moment, sur les talons, la garde de plus en plus basse. Face à elle la « fausse patte », celui qui boxe à l'envers. Pointe des pieds, vif, alerte, tout en avant, moderne, pas joli le style mais terrible l'allonge et sèche la frappe. Esthétique la vieille garde, mais sur un ring qui sans cesse s'élargit elle finit à bout de souffle. Sonnée. Un genou au sol. Puis comptée. Le cœur de la ville est resté allongé. Sur le dos. Jetés, les gants dévoilent des mains que nul n'aurait soupçonné être aussi fragiles.

C'est pour Yves, revenant dans sa ville après une longue absence, le sentiment de longer les cordes du ring en tremblant d'un combat auquel il n'a pas assisté mais dont il ressent les coups.

Il a garé la voiture dans la rue d'à côté et voulu rentrer dans celle de son enfance à pied. Marcher lui est pénible et c'est ainsi qu'il veut aborder ce moment. Dans l'effort. Forcément il transpire et il n'aime pas ça. Arriver quelque part ayant transpiré et devoir sortir son mouchoir pour s'essuyer le front et un peu les tempes.

Il déteste ce geste. Ne le supporte pas. Il a pourtant toujours dû faire avec et va le chercher en décidant de marcher.

Il s'est garé, a pris le temps de descendre, a décidé de marcher, le tout le plus calmement qui soit. Lentement tomber dans un effort plus profond que ses hésitations. Qui rend tout retour impossible.

Sa rue. C'est ici que vit le frère aîné. Ici la source de son passé. Le sac noir et mou, comme un chien l'a suivi et s'ouvre de temps en temps. Fragile. Yves le laisse faire sans plus se soucier des raisons qui l'animent. Si longtemps il l'a tenu fermé, et toujours il a su que ce moment viendrait.

Il avance jusqu'à ne plus pouvoir. Jusqu'à ce que l'adresse indiquée annonce l'évidence. Il est chez lui. Devant chez lui avant. Devant chez son frère maintenant. La sonnette. Appuyer. D'évidence mais sans certitude réveiller le passé. Pas de bruit au portail lorsqu'il sonne, peut-être trop à l'intérieur. Rien. Rien ne bouge. Ne s'entend. Yves immobile devant la maison. La maison là encore après toutes ces années. Qui lui fait face. Qui des grilles grogne. Qui répond au sac noir, encore mou mais prêt à bondir.

Il est là parce qu'il a fini par accepter que malgré l'avant il y ait un après. Alors il sonne. Tandis qu'il le fait se demande ce qu'ils vont se dire. Ils n'ont jamais eu l'habitude de parler donc pas pris celle d'apporter de réponses. Alors quelles questions ? Les silences ont écrasé les mots. Assez pour que chacun ait ses propres souvenirs. Ses propres versions. Son propre masque au carnaval de la mémoire.

Le chien noir demande à mordre maintenant qu'il se sait ignoré. Il a reconnu le bruit de la sonnette. Oui, elle a sonné. Oui, la maison sait qu'ils sont là. Oui, le rideau relâché et le silence qui a suivi ont répondu au choix d'ouvrir, ou pas.

Même les chiens les plus féroces finissent par s'épuiser. Ferment une gueule déçue sur des crocs inutiles. Sac noir et mou.

Plus à sonner. Plus qu'à partir. D'évidence. Avec maintenant une certitude calée derrière la fenêtre et qui le regarde peut-être. Qui le surveille. S'assure qu'il s'en va. Gageons que pour Yves ce serait déjà ça.

Chaque fois son aîné est venu le voir à l'hôpital. Depuis Brest, puis après. Chaque fois et sans qu'Yves ne lui demande. Aujourd'hui Yves vient, son frère n'est pas là. S'est absenté de sa vie pour des raisons qu'aucun d'eux ne prononcera. A tiré le rideau sur de l'imprononçable.

Le sac noir et mou sait qu'il y est pour quelque chose. Il tire sur la laisse. Yves le suit. Derrière, la maison. Dedans l'aîné continue à fuir. D'aucun secours pour Yves ni pour personne. Davantage prisonnier que ses frères. Que Yves qui part. Que le petit et sa famille. Davantage prisonnier que celui qui est mort.

Plus dans la rue. À sa voiture. Le sac noir et mou s'installe en silence sur le siège arrière. Tourne sur lui-même et s'assoupit.

Gris. Et malgré tout Paris. Sarcelles 36 km chargés d'une circulation qui reculera l'instant.

Pas d'illusion. Pas de certitude mais l'évidence qu'il faut y aller. Sarcelles, le petit frère.

Le plein toujours pas. Le chocolat oui. Du Pepsi. Pizza même. Il faudra tout ça.

Avancer le siège et le reculer plus que jamais. Ne jamais parvenir à ajuster ses rétros. Conduire de façon un peu brusque. C'est le moins qu'il puisse faire et tant pis pour le sac derrière un peu ballotté, un peu malmené.

Entre Créteil et Sarcelles des stations à volonté. L'une d'elles.

## **Station Créteil - Sarcelles**

Parking. Sortie si lente de la voiture qu'on dirait qu'elle le retient. Pas de coup d'œil sur le sac. Assez vu. Le chien noir s'est bien dressé lorsque la voiture s'est arrêtée mais Yves était déjà parti. Épuisé il s'est à nouveau endormi.

Tant de monde qu'il est vraiment seul. Tant ici et maintenant. Bourdonnement autour des machines à café. À la caisse pas d'envie de regard, de discussion, juste de chocolat. Dans son dos le glissement sonore des portes qui s'ouvrent et se ferment. Plus longtemps ouvertes que fermées. Comme de grandes inspirations puis des souffles brefs, précis, qui aident les gens à sortir.

Un café debout à une table haute et à l'écart. Victime cette fois. Il n'est pas le seul à chasser. Partout des bourreaux, des victimes. Trois routiers et autant de solitude viennent ajouter à la sienne. Sans salutation, ni bonjour. Les solitaires lorsqu'ils se croisent font comme s'ils ne s'étaient jamais quittés sans pour autant s'être déjà vus. Des présences venues sur la pointe des pieds et reparties de même. Entre les deux, des mots pour se rassurer, pour habiller le moment. Plus solitaire qu'eux encore le silence s'éloigne un temps. Conversation sur rien et avis sur tout. À ce jeu il peut perdre. Yves n'est pas de taille.

« Ah bon ? ». Tout au plus prudemment derrière un « Vous croyez ? ». L'outil parfait pour glisser, pour se faufiler dans les conversations.

Et tout en le faisant cela ne l'empêche pas de réfléchir aux barres de chocolat qu'il prendra à la caisse. L'essentiel dans tout ça c'est de reprendre des forces. Laisser se reposer le sac noir et mou qui l'a mené ici et le ralentit maintenant. Sarcelles ensuite. Aussi évident qu'incertain.

Deux routiers se bidonnent tandis que le troisième n'a pas aimé ou compris la blague. Peu importe. Souffle dans le dos. Voiture. Sarcelles.

« Eh bien je travaille, tu vois. Je règle les machines. »

Le ministre il en croit pas ses oreilles.

« Non mais tu rigoles ? C'est pas possible. Toi ici au fond d'une usine... D'une de tes usines ! » Il est épaté le ministre. Sur le cul. Comme s'il rencontrait le bon Dieu.

« J'aime bien être là. J'ai toujours aimé bricoler les bécanes. »

« Je sais bien, oui. » Ils ont fait polytechnique ensemble, ou un truc comme ça. « Tu as toujours été un crack. J'ai suivi ton parcours. La vache ! Tu es devenu une vraie légende dans l'industrie du son. Marshall c'est un nom célèbre ! Mais là c'est pas croyable. »

Alors Marshall lui explique un peu. Le ras-le-bol, la pression permanente. Les médias, les rencontres, les déplacements incessants.

« Ça ne me plaisait plus. J'en ai eu marre. »

Le ministre il insiste.

« Mais quand même. Tu as rencontré les plus grands. Tout le monde voulait LES célèbres enceintes Marshall. »

Blasé Marshall.

« Oui, oui. Mais bon, on se lasse... Mais j'ai gardé de très bons rapports avec eux. On s'écrit, on se téléphone. »

Le ministre il est vert.

« Tu rigoles ? Avec qui par exemple ? ».

« Des hommes d'affaires, Bill Gates, Elon Musk, des présidents, Obama tiens, je connais bien Obama, on s'appelle souvent. »

Bon, du coup ils discutent mais le ministre il est pas là pour ça. Puis il y a la presse et Marshall il préfère rester discret. Ils se donnent rendez-vous le soir même dans un petit resto. »

## Sarcelles - Petit frère

Sarcelles, autant le dire tout de suite, c'est pareil. La rage du sac, du chien, l'écume, les crocs, la peur, la douleur évidente.

Il ne connaît pas la ville mais elle, semble le reconnaître. Qu'il lui ait été raconté. Celui qui s'est éloigné de la famille a posé des remparts. Des murs qui le regardent. Ici où rien ne provient du sac noir et mou surgit malgré tout le passé.

Le petit frère. Le quatrième. L'aîné, Yves, ici le petit frère et plus jamais, laissant au milieu une plaie obscure, celui qui n'a pas supporté de rester. Autre décision. Place non définie entre l'aîné, le cadet, et le benjamin. Pas de nom pour une situation inconfortable. Pas de place visiblement. Là où il n'y a pas de mot il n'y a rien. Pourtant, d'évidence celui dont il se sent le plus proche. Dont il se sentait le plus proche. Dont le départ ressemble le plus à la façon de rester qu'a eu Yves.

L'aîné a fui. Le benjamin a accepté. Au milieu Yves et le frère qui a préféré la mort. Il visite aussi son absence.

Le refus d'ouvrir du petit frère dit bien qu'il chasse ainsi le passé. C'est normal. Presque juste. Yves pourrait presque être rassuré par cette certitude. Le traitement a mauvais goût mais semble plus efficace que ceux qu'il a subis. Il faut juste supporter la douleur. Peut-être est-il venu la chercher. Peut-être n'est-il pas venu pour s'expliquer ou s'excuser mais pour se rassurer d'être à juste titre là où il en est.

Le plus jeune des quatre a un temps été protégé par leur mère qui elle-même s'est épuisée. Passive. Exclue. Victime et coupable. Tranchée. Elle a fini sa vie avec un masque d'oubli. Si longtemps elle avait fermé les yeux, que les remords ont fini par trouver une faille. Ont jailli. Alors un masque. Après l'aveuglement l'oubli. La maladie.

L'aîné est parti trop tôt. Peut-être. Le benjamin trop tard. Sûrement.

Au milieu l'un s'est jeté de si haut que Yves le regarde encore tomber.

Mais ce n'est pas ce qui fait que le rideau se baisse. Il aurait pu se faire que les trois frères trouvent dans la disparition des parents enfin l'occasion de se réunir. Mais non. Il faut davantage de malheur pour faire de si grandes solitudes.

Ils ne se voient plus maintenant. L'aîné, seul dans la maison familiale. Le petit frère, marié, père de famille, s'est réfugié dans la religion. Des neveux au sein d'une communauté. Et Yves, qui de l'un, qui de l'autre, un temps va de l'un à l'autre. Mouche ou araignée.

De retour à la voiture, non installé encore, il pense pour la première fois depuis longtemps au père. Longtemps il est resté sans le voir. Aucun des trois ne l'a vu vieillir. Yves est revenu à la maison familiale jusqu'à ce que l'Alzheimer de sa mère oblige à une hospitalisation définitive et sans passé. Puis plus du tout. Le benjamin



aussi était venu un temps avec ses enfants. Pour eux, pour la mère un peu, et contre le père. Puis plus.

C'était un temps où Yves voyait parfois l'aîné en se servant de la marine, et le petit frère en se servant de la religion. Encore maintenant il aime les deux. La marine et la religion. Et ne s'autorise plus à aimer les frères.

Puis le père est mort. Ils ont ouvert les fenêtres mais rien n'est sorti. C'est peut-être pour ça que l'aîné a décidé d'y vivre. Pour n'être décidément jamais à sa place.

L'aîné dans ses remords. Le benjamin dans son refuge. Yves tenant toujours la main de cet autre frère, au milieu aussi, tentant de le rejoindre parfois.

La mort du père n'a pas permis de faire disparaître sa présence. Ni de l'adoucir. Aucun masque. Aucune possibilité, encore, et toujours, de la nommer.

Disons : araignée. Eux mouches.

Plus qu'à aller à Montigny. Pour la même raison que pour ses frères. Avec les mêmes attentes. La première visite, le premier refus a tracé un sillon dans le dernier espoir qu'il avait. Il pense à sa blague. Marshall. Il en rit toujours pour les mêmes raisons. Elle est drôle et n'est pas non plus ce qu'elle paraît.

## **Montigny direct**

Une longue façade retenue par un fin trottoir. Droite longtemps puis s'arrêtant brutalement. Anguleuse. Haute semble-t-il infiniment lorsqu'au pied on lève la tête pour en voir la fin. Il faut s'en écarter pour cerner la forme. Sinon l'austérité semble écraser ceux qui longent le bâtiment. Et quand bien même on emprunte le trottoir d'en face ce n'est pas suffisant. L'ombre reste accrochée à la pierre en dessinant à peine l'ouverture des fenêtres à barreaux que nécessite la religion pour promettre la lumière. C'est ici qu'ils sont.

En face, un trottoir plus large, des immeubles modestes, des petits commerces, la terrasse d'un café. Yves. Gris n'est plus le mot.

C'est un soulagement d'être si malheureux. Une belle perspective qu'une telle punition.

C'est ainsi. Écrit maintenant. Il n'a pu avec ses neveux que reproduire ce qu'a fait le père. Il n'a pu se séparer de son ombre. N'a pu s'empêcher d'y marcher. Nul autre chemin et une ornière. Soc d'un sillon si profond qu'il n'a pu que creuser. Continuer à creuser le terreau familial. De la boue. Un champ traversé avec des œillères.

Gageons que déjà le père traînait une peine qu'il n'a pu oublier. Mouche alors. Et que Yves a semé à nouveau. Toile autour des neveux. Araignée.

Rien ne dit qu'il faut partir mais il part. Rien n'avait dit non plus qu'il vienne. Il est venu, il part. Ne le fera jamais assez. Après tant de bruit du silence. Une quantité de silences qui rêvent de solitude. Une nuée qui bourdonne dans du vide. Derrière, le sac noir ne bouge plus. Yves, roule, dernière destination, un désir de Brest.

## **Un désir de Brest**

D'évidences et de certitudes.

Tout ce qui viendra maintenant sera de l'un ou de l'autre. Voire des deux.

Plus il roule, plus il reprend goût aux petites choses qu'il trouvait pénibles et le rassurent maintenant. Le siège, le rétro, la ceinture. Rassurants. Chocolat, Pepsi, pizza chaude, puis froide. Ils viendront alimenter sa gourmandise non plus comme des shoots violents, presque étourdissants, mais comme une amitié installée ici sur le siège passager. Comme de vrais compagnons de route. Distillant peu à peu, sans besoin d'être sollicités, une conversation rendue possible par l'apaisement. Une sérénité posée sur les angles adoucis du présent.

C'est aussi simple que ça. Monté si haut, tombé si bas que maintenant forcément il est à sa place. Ils n'ont pas ouvert. Gageons qu'il n'était pas venu pour qu'ils le fassent. Ils se sont dit adieu dans un silence un peu plus fort que les autres.

Après des années de faux-semblants. Quelques cartes échangées. Des dates. Il n'a pas oublié leurs anniversaires. Ils n'ont pas toujours pensé au sien. Il a constitué des albums photos qu'il leur a envoyés. À chacun. À chaque fois les montrant un peu tous et lui jamais. Une excuse affichée au milieu des images. Un pardon demandé sans encre, sans couleurs, sans contour possible autour de l'indicible, demandé en silence, encore.

Brest qui s'affiche. Ce désir de Brest comme le dernier qui soit.

Pour les souvenirs. Pour la possibilité, l'évidence, la certitude ici de poser sans colère, il est au-delà des regrets, le lourd bagage maintenant docile, toujours noir et mou, qu'il faut laisser partir. Il est celui qui le fait, il leur doit bien ça.

Parking. Il ouvre sa portière encore plus lentement que d'habitude, plus lentement encore il descend. Ce n'est pas de l'hésitation. Pas de la fatigue. Peut-être le contraire. Il pourrait presque croire, est-ce possible, du moins le croit-on à observer la scène, que la portière ouverte le sac descende tout seul, résigné.

Au bout du bras, dans la main, les poignées du sac, comme une laisse. Silence des pas. Le moindre bruit s'écarte sur leur chemin. Le ponton. Le bout. La fin.

Un pêcheur ne sait pas ce qu'il regarde lorsqu'il voit Yves le jeter dans l'eau. Il coule et ils observent tous deux la masse noire s'enfoncer. Quelques vagues balaient la surface. Voilà.

Le pêcheur ne lui demande pas ce qui vient de se passer. Comme si c'était évident. Autant que ce que lui cherche à pêcher. Gageons qu'ils n'aient pas vu la même chose.

Yves s'assoit sur le banc près de lui. Bien sûr ils vont discuter. Yves curieux, le pêcheur non.

À Brest c'est la fin. Le point d'évidence. L'oubli d'un demi-tour.

C'est le pêcheur qui rentre le premier. Il plie ses cannes et remontant la jetée, bien sûr on le sait, c'est sans surprise là où nous en sommes, il rit et se dit qu'il va raconter la blague dès qu'il sera rentré. Peut-être n'en aura-t-il pas l'occasion et qu'importe, Yves n'aura pour sa part pas raté celle de le faire.

« Le soir le ministre retrouve Marshall dans un petit resto. Tranquilles, ils causent un peu du bon vieux temps mais rapidement le ministre il questionne Marshall.

« Non mais franchement. Je sais que tu as fait beaucoup de choses, rencontré beaucoup de monde, d'accord. Mais bon, Obama, t'exagères pas un peu ? ».

Marshall il se démonte pas.

« Je t'assure. C'est un copain. Tiens, si tu veux on l'appelle. »

Le ministre commence à croire qu'il se fout de lui.

« Bien sûr ! T'as son portable aussi ! ».

« Oui, je l'ai. Tiens, je l'appelle. » Il fait un numéro. « Hello Barak ! Comment ça va ? ». Ils causent en anglais un moment puis il passe le portable au ministre. « Tiens, il veut te saluer. » Alors le ministre prend le téléphone, il en revient pas, il cause un peu, super intimidé, puis il repasse le téléphone à Marshall. « Il veut te dire au revoir. »

« Ok, on se rappelle, promis, bises à ta femme. »

Le ministre reste un moment sans voix puis, « Tu connais Obama ! ».

« Je te l'avais dit. Pourquoi je te mentirais. Il est sympa, non ? En fait je connais un paquet de chefs d'États mais ils sont pas tout aussi sympas. »

« Ouais, bien sûr ! Et pourquoi pas la reine d'Angleterre ! »

« Oui. Aussi. Je la connais très bien. Ça fait un bail. Elle aussi quand on la connaît elle est très sympa. »

« Non, pas la reine d'Angleterre ! »

Il arrive plus à y croire mais en même temps, bon...

Du coup, allez, parce qu'après tout c'est une blague, tout est possible dans une blague, surtout quand l'un est ministre et l'autre Marshall, les voilà partis pour Buckingham.

A l'entrée, Marshall s'annonce, et un moment après, hop, la barrière se lève, ils entrent, puis à mesure qu'ils avancent les gardes leur ouvrent les portes et

s'écartent. Jusqu'à la reine. Scotché le ministre. Et là, tout sourire elle les accueille, le Marshall il lui fait la bise. Il en peut plus le ministre. Bon, du coup, ils prennent le thé, ils discutent un peu puis, bon, ils repartent. Elle est super occupée quand même la reine.

Dans le taxi le ministre se remet de ses émotions.

« Non mais quand même. La reine d'Angleterre. Puis tu lui fais la bise. »

Bon à force Marshall il est un peu gêné.

« Tu sais, les affaires, tu croises du monde. Finances, politiques, royauté, c'est bien pareil tout ça. C'est juste des êtres humains. Comme toi et moi. »

Le ministre dit plus rien. À un moment Marshall il reprend.

« Il y a juste le Pape. On dira ce qu'on veut de la religion, mais qu'on y croit ou pas, le Pape quand même c'est quelque chose. »

## **De Brest à Piégut-Pluviers**

Ensuite descendre. De Brest à Nontron en passant par Piégut. Il sait, fera en sorte de le pouvoir, qu'il s'arrêtera au camion pizza. Il la mangera chaude. Chez lui. Nantes. Niort. Limoges. Piégut. Des étapes. Des paliers. Il descend et malgré tout doit effectuer des paliers de décompression. Toute une vie en apnée et reprendre sa respiration lorsque la fin approche.

Stations. Pleins. Chocolat, aire de repos, éviter les villes, privilégier les horaires où les rencontres sont possibles. Où trouver des victimes pour rompre sa solitude. Se garer chaque fois, liste des gestes. Ils s'écrivent d'eux-mêmes. Suite de rituels, lestes de plomb qui le maintiennent au fond. Toute sa vie se résume, maintenant qu'apaisée, à un carnet d'habitudes dessinées et dont on fait rapidement défiler les pages pour les animer.

Il va laisser le temps les faire tourner. De Brest à Piégut, également à Nantes, Niort et Limoges, il prend celui de raconter la blague Marshall. À chaque fois.

« C'est parti pour Rome. La grande place avec le Palais des Papes, du monde partout, dingue, c'est la messe et bientôt la bénédiction du Pape sur son balcon. Ça tombe bien.

« Bon, écoute. Là je peux pas te faire rentrer. Ce qu'on va faire, je le rejoins vite et sur le balcon, là, il va apparaître, et moi je serai derrière lui. Normal. Le protocole. Tu regarderas bien. Tu devrais m'apercevoir. Ce que je ferai c'est que je poserai ma main sur son épaule pour t'indiquer où je suis. »

## Piégut-Pluviers

Arrivée à Piégut. Camion pizza, enfin. La place de parking qu'il avait prise à l'aller est vide. Autant commencer à construire des habitudes. S'en faire un abri.

La manière et le temps qu'il prend pour arriver au camion ont permis au pizzaïolo de le reconnaître.

« Ah ! Il me semblait bien mais j'étais pas sûr. Vous tombez bien. »

Pas de bonjour, pas le temps et franchement peu importe.

« Je viens de raconter votre blague à Monsieur. »

« Ah c'est vous ! Ben elle est vraiment drôle ! ».

« Ah bon. Tant mieux. »

« Marshall ! Je l'ai racontée plusieurs fois depuis l'autre jour. À chaque fois elle fait rire. »

« Ah, bon. Je suis content qu'elle plaise à vos clients. »

« Remarquez que je la raconte pas à tous. Elle est longue quand même. »

« Oui mais elle vaut le coup. »

« Oui elle vous a plu. Tant mieux. »

« C'est sûr, je la raconte dès que je rentre. »

C'est bien tout ça. De la discussion facile.

« Après, faut se rappeler de tout. Au début j'avais du mal, maintenant ça va. »

Des silences en virgules.

« Alors cette famille, vous avez pu voir tout le monde ? ».

-

« Ah, oui, c'est bien, tant mieux, vous serez pas monté pour rien. Ça fait des bornes. »

-

« Et oui, c'est sûr, de la fatigue. »

Revenir à la blague.

« Remarquez, la blague elle peut marcher avec ce que vous voulez. Qui vous voulez. Du moment que c'est connu. Moi c'est Marshall. Les enceintes. Elles sont super célèbres dans le monde de la musique et j'adore leur son. Sinon on prend autre chose, quelqu'un d'autre, mais ça marche pareil au fond. »

Sur le siège passager les pizzas resteront chaudes le reste du trajet. Assez longtemps pour monter les huit étages avec l'ascenseur. Suffisamment pour prendre le temps de mettre un vinyle et réveiller les enceintes. D'évidence le son est bon.

« Alors Marshall il entre. Facile. Au bout d'un moment, comme prévu, le Pape apparaît sur le balcon et commence à saluer. Il se tourne à droite, à gauche, il bénit la foule. Le ministre il en croit pas ses yeux. Comme prévu Marshall se tient derrière lui et a posé sa main sur l'épaule du Pape. C'est pas possible. Il le voit et il se dit que c'est pas possible. Mais pourtant oui. Et d'un coup, vlan ! Le ministre s'écroule. La foule qui s'écarte, ça s'affole un peu. Marshall du balcon il a vu ça alors il accourt à tout berzingue et arrive juste à temps pour le rejoindre dans l'ambulance qui l'emporte. C'est pas grave, c'est l'émotion, les secours le rassurent. Bon. Le ministre reprend peu à peu connaissance.

« Comment tu vas ? ».

« C'est pas croyable ! ».

« Je t'avais dit que je le connaissais. »

« C'est pas ça. »

Il traîne à parler, il cherche ses mots. Mais même en les prononçant ensuite on voit qu'il en revient toujours pas.

« Sur la place, il y avait un monde fou. Des gens de toutes les nationalités. (Là toujours Yves prend son temps et savoure la fin de sa blague autant sûrement qu'il regrette d'en être au bout). Eh bien il y a un Chinois, visiblement agacé, qui se tourne vers moi et qui me demande : qui c'est ce con devant Marshall ? »

## 8e droite

Alors après, honnêtement, c'est un peu difficile à expliquer. Un peu confus et ça l'est pour tout le monde. D'abord, assez tôt le matin, coups de sonnette, trois ou quatre, puis sur la porte.

Yves s'était levé aussi vite que possible, mais sachant qu'il n'attendait aucune visite ce matin, encore moins d'aussi bonne heure, peut-être était-il préférable de traîner les pieds pour prendre le temps de réfléchir, pour savoir qui pouvait bien venir si tôt et sans prévenir.

« Gendarmerie Nationale. Ouvrez ! »

Au mot de « Gendarmerie » bien sûr il a voulu se précipiter mais l'effet a été inverse. Au ralenti il a remonté le couloir en se tenant aux murs. Ils ont frappé à nouveau. Se sont impatientés.

Il questionne. Ils répondent. Deux verrous. Porte entre-ouverte. Coup d'œil. Deux. Ils sont deux, un peu en arrière. Deux motards. L'un salue, l'autre non.

« Oui, c'est moi. Oui. Vous suivre ? Là ? Je suis obligé ? Ah. Bon. Vous m'attendez ? Ah, oui. Vous rentrez ? Bon. Rentrez. Je me dépêche. Oui. Je m'habille un peu mieux que ça. Mes papiers ? Oui. Oui. Je me dépêche. »

Après tout va très vite, et n'est pas plus précis. Encore que la description qui vient d'être faite l'est tout de même un peu mais ne l'est que par la connaissance que l'on

a du personnage et l'interprétation faite de la situation. Gageons que cela soit assez fidèle.

Ensuite donc, au poste. De l'attente. Des questions.

Il a réfléchi bien vite dans le fourgon. Plus vite qu'il ne l'avait fait depuis longtemps. Une semaine qu'il avait jeté le sac noir et son fantôme était là. Sûrement. Pas sur la banquette du fourgon, ni sur celle de la salle d'attente de la gendarmerie. Peut-être seulement, tout simplement dans sa tête. Bien sûr. Il le réalisait. Aucun chien noir abandonné. Pas de laisse possible. Ou bien à force la bête la ronge. Les vagues remontent tout. À force.

« Ah oui, effectivement, l'autoroute, oui. La sortie, contre-sens, oui. Pourquoi ? C'est... Interdit. Je sais, oui. Je comprends. Dangereux. Je sais. Je suis désolé. »

La dernière pizza date d'il y a deux jours et Yves se dit que c'était peut-être vraiment la dernière. Mais non, soyons francs, soyons clairs, d'autres viendront. Et oui il racontera à nouveau la blague Marshall. Pourquoi changer ? Ce sera juste alors dans d'autres circonstances.

Mais c'est vrai qu'à partir de là il a fallu jouer serré. Ne pas trop dire. Laisser les gendarmes parler. Prouver qu'il a commis un acte grave, dangereux, pour lui et pour les autres. De la folie oui. Demi-tour interdit une fois engagé. Oui, c'est vrai, il comprend. Il regarde bien autour mais pas de chien noir. Où est-il ? Il va surgir. Non Il ne surgit pas.

« Vous croyez ? Ah. Bon. Bon. Plus jamais conduire. Ah. Bon. »

Et la voiture ? Il y pense, s'en inquiète. Non, c'est fini. La voiture, la route, les visites. Consultée, la famille est d'accord, du même avis, plus de voiture, plus de déplacement.

« Bon, d'accord, oui. »

La maison de repos oui il connaît, une fois, là encore il comprend.

« Ah ? Aussi longtemps ? Ah ? Oui. Sous tutelle ? Ah ? Bon. Vous croyez ? Plus prudent, oui. L'Ehpad ? Vous croyez ? Ah ? Oui, j'ai l'âge ? L'appartement ? Oui. Tout vider. Ah. Bon. »

Après, tout a été cotonneux. Shoots. Chimiques. Psy encore. Des nouveaux. Questions. Avis. Favorable à quoi ? Toujours dans la tête l'idée du sac noir et mou, tapi quelque part s'il est revenu.

Peut-être qu'il n'est jamais parti. Que Yves a joué la scène. Qu'il avait décidé de l'abandonner en sachant qu'il ne le pourrait pas. Impossible demi-tour.

Gageons que oui, quand même, la dernière visite faite à sa famille aura été bénéfique. Quand même il espère qu'à chaque fois ils étaient bien derrière le rideau. Pas d'adieu mais une fin. Toile froissée. Pliée. Peu importe alors, araignée ou mouche. L'une qui masque l'autre.

**PHILIPS**



## *Andante*

Une route faite pour l'effort.

D'abord une longue, très longue ligne droite. Plate. Et du vent. Puis alors qu'on ne l'attendait plus elle tourne. Suffisamment pour masquer la farce. Juste assez parce qu'après le virage une autre longue, très longue et plate ligne droite, et encore du vent.

L'une et l'autre conjuguées ce sont 4,8 kilomètres droits et plats. 5 kilomètres avec le virage pour arrondir la virgule.

Puis seulement des virages. Longs et clairs. Dont on voit le début et la fin, parce que la route n'est bordée que de vignes basses, puis qu'elle monte toujours. Sur 4,2 kilomètres. Assez de virgules pour arrondir à 4. Une longue pente. Et du vent toujours.

Ce sont donc 9 kilomètres, d'abord droits, plats, puis courbes et pentus. Et toujours du vent. Tout en effort.

Au retour, bien sûr, d'abord les virages, en descente, rapides, assez d'effort économisé pour que, même si droite, la route qui reste semble moins longue. Mais il suffit que la raison de parcourir ces 9 kilomètres soit elle-même pénible pour que là aussi ce ne soit qu'effort.

Et ce vent. Toujours du vent. À l'aller, au retour, jamais régulier, jamais le même pourtant reconnaissable, n'offrant jamais le même voyage. Compagnon intrusif.

À la première ligne droite, presque au début, l'aérodrome, et au bord de la route une manche à air. En rentrant chez lui, le soir, il sait d'un coup d'œil ce qu'il va subir. Arrivant le matin un autre coup d'œil lui indique ce qu'il a subi. Ainsi du vent, de tout peut-être, il s'annonce parfois mais ne se mesure qu'après. Entre les deux, la réalité. Il est rare qu'arrivé il n'en parle pas. Pas de la réalité, il la cache. Du vent. Alors qu'il ne parle que rarement de la pluie. Il traverse l'une alors que l'autre le traverse. L'intrusion.

Quel que soit le temps il va. *Andante*. Ni lent. Ni rapide. Il va. À vélo, toujours.

Un grand vélo qui l'oblige dès le démarrage à bien coordonner élan et équilibre. À rassurer ce corps auquel il impose de se jeter et de se retenir.

Ce n'est à le décrire rien d'extraordinaire, rien de plus que le geste appris d'un enfant. Mais chaque fois qu'il le fait l'impression est la même. Allant vers l'avant et se retenant sur les côtés, qui pourrait ne pas y voir *l'Albatros* parvenant à décoller du pont du navire. Aussi incroyable que ce soit, s'élevant, laissant les brûlures et les rires, supportant la charge des ailes encore inutiles, se jetant sans confiance, suffisamment désespéré, devant lui dans le vide.

Sitôt jeté, *andante*.

Le vélo trop grand et toujours trop chargé le rend un moment ridicule puis semble se résigner. Sitôt allant il paraît impossible qu'il tombe alors.

Puis arrivant, il se jette encore, de son vélo sur le pont d'un navire immobile. Pas moins dangereux. Toujours, descendu, paraît-il plus petit que son allure ne le laisse paraître. Mais l'ayant vu, oui, allant, aucun ne peut se départir de cette image de géant qui face aux éléments avance toujours. *Andante*.

## Se taisant

Une fois jeté. Une fois le vélo posé sur sa béquille, il faut y aller. Encore. Même arrivé il va.

Il s'approche des autres d'un pas tranquille. Bernard sourit toujours un peu mais jamais beaucoup. Le masque qu'il porte offre un peu de souplesse, sourire un peu, oui, parler un peu, aussi. Mais comme retenu par la peau, rapidement il se fige, reste sur ce sourire qui ne montre que les lèvres et jamais le regard. Derrière le plâtre moulé du visage ses yeux le trahissent. S'il sourit, s'il parle, c'est toujours pour détourner l'attention de son regard.

Forcément il parlera peu. Non taiseux. Se taisant. Tout en retenue.

C'est pour cela que travaillant au départ à la jardinerie auprès des clients il a ensuite été affecté à la pépinière. La richesse de ses connaissances concernant les plantes ne s'accordait pas trop avec l'économie qu'il faisait de ses mots.

Ici, le matin suffisent quelques-uns et rarement ensuite n'en est-il besoin d'autres.

Une liste de commande. Une livraison de plants. Une seule équation. Tout ce qui est entré dans le secteur dont il est responsable doit en sortir transformé pour la vente dans un temps donné.

Règle des tiers. Il connaît. Il l'a fait après l'avoir négligé. Il l'applique chaque jour ici après avoir échoué à l'appliquer à sa vie. Ce qui lui était donné. Ce qu'il voulait. Ce qu'il en a fait. Tout cela dans le temps qu'il croyait avoir.

Ici les arbres fruitiers sont déchargés tôt le matin avec la liste transmise par la jardinerie. Il répondra finalement à la demande des clients sans avoir besoin de parler. À cet instant de sa vie il est au bon endroit.

Bientôt arriveront les ouvriers qui travaillent avec lui. Jeunes. Vivants. Différents chacun mais réunis par un point commun qu'ils affichent sans vergogne et que Bernard ne comprend que trop bien : tout cela n'est qu'un passage, un moment dans leurs vies. Aucun d'eux ne ment sur ses intentions. Là par besoin. Eux pour l'argent. Il en faut pour débiter dans la vie et s'offrir quelques libertés. Lui ne ment pas non plus. Il ne dit rien sur des intentions dont de toute façon les trois jeunes se moquent. Ils ne questionnent pas. Il n'en dit rien. Faits pour s'entendre. L'équipe s'est soudée sur un malentendu. Parfois un silence se pose sur les gestes répétitifs de chacun. Pénible. Encombrant. Dans le hangar voisinent la musique qu'ils écoutent et celle que Bernard a posée en fond sonore sur son bureau. Très basse. Pratiquement inaudible. Mais présente. Jusqu'à la pause.

## La pause

Avant la pause des pommes.

Il aura mangé durant la matinée une pomme au moins lors d'un casse-croûte officiel. Il l'annonce alors, même si c'est bien visible, chaque fois prend le temps de regarder autour de lui, semble prendre conscience de ce qui l'entoure et pose enfin un regard sur nous.

À ce moment-là seulement baissons-nous notre musique pour écouter la sienne. Écouter Bernard parler de sa musique. Classique. Toute la musique classique, mais pas assez d'informations sur ses goûts personnels pour savoir ce qu'il préférait. C'est un regret aujourd'hui.

Donc Bernard croquant une pomme sur un fond de musique, et ses yeux, curieux alors. Et sérieux. Tout l'interrogeait. Nous l'interrogeons. C'était visible, le masque laissait le regard briller au détriment du sourire. L'un ou l'autre.

Alors ne se taisant plus il parlait un peu. Le souci du remplacement de sa collection de vinyles par des disques compacts semblait sur le point d'être réglé. Trouver à remplacer l'ensemble des albums mais s'assurer auparavant de la qualité des enregistrements. Un vrai souci, oui. Un vrai travail. Une certaine souffrance que nous prenions pour des manières.

Du pain aussi, du cake, des noix, autre chose que la pomme lors du casse-croûte officiel, mais juste le souvenir du craquement de celle-ci sous ses dents.

Nous échangeons quelques mots. Les nôtres ne lui apportaient sûrement pas plus que les bavardages que nous avons entre nous. Probablement un peu idiots. Les siens étaient précieux. Étrangement, déjà, encore plus maintenant. C'est sûr. Des mots dans du vent. Qui racontaient mais dont nous n'aurons finalement pu voir les effets qu'après.

La pause prenait fin comme se terminait la face d'un disque. Maniaque, il nettoyait son couteau et rangeait bien ses affaires avec des gestes précis et automatiques, bras de la platine qui reprenait soigneusement sa place.

Dans la matinée, peut-être, une autre pomme viendrait. Pas toujours, nous l'espérions pourtant. C'était pour nous également une pause mais nous n'avions nullement besoin de lui pour en faire. Aussi était-ce surtout un plaisir. Un privilège devrais-je dire maintenant.

Le reste du temps Bernard nous tournait le dos, s'affairait à sa liste de commandes, s'en éloignant parfois pour aller compter des arbres, pour des raisons qui ne nous intéressaient absolument pas, et revenait à son bureau avec à chaque fois, nous l'avions remarqué, la manie d'ajuster le son de sa radio. Mais il est vrai, et qui n'a jamais écouté de la musique classique tout en faisant autre chose ne peut le savoir, les variations d'intensité musicales sont telles que forcément, à un moment le son sera trop fort ou trop faible. Alors le monter. Ou le descendre. C'est normal. Deviens un réflexe, mais ici un geste révélateur pour qui, l'observant, le connaissant un peu,

voyait qu'il n'y avait nullement besoin de changer le volume mais qu'il l'avait fait quand même. L'avait trop monté et le baissait rapidement, ou au contraire l'avait trop baissé et ne l'entendait plus, laissant alors s'installer le silence.

Bien sûr, mais le masquant, nous nous moquions un peu de ses petites manies dont nous ne savions que faire et jugions inutiles. Il y a fort à parier qu'encore aujourd'hui nous ne savons pas vraiment quoi en faire, mais sommes certains pourtant qu'elles avaient un sens. Dommage. Rien de plus triste qu'un vent qui souffle pour rien.

À la fin de la matinée les fourmis revenaient des champs dans des fourgons bondés, des bennes chargées jusqu'à la gueule de fatigue, de cirés déjà trempés ou couverts de poussières. Selon les saisons. Ce qui ne changeait jamais c'était celle des hommes. À midi déjà exténués. Du plus jeune au plus vieux. Elle n'avait pas le même visage mais se présentait bien vite victorieuse des corps et des humeurs. Pourtant, l'après-midi, ils reprendraient le travail. Héroïques. Nous, plus jeunes, moins téméraires, hurlions notre rage pour exhorter la peur que nous avions de comme les anciens n'avoir plus la force de crier. Les vieux c'était silence. Mégot entre les lèvres. Humide ou poussiéreux. Tout se fume à la pause.

Alors chacun à sa manière, avec son véhicule, montait à la cantine qui surplombait la pépinière. Tous partaient vite, pressés, s'installaient, déjà à table, chacun à sa place, alors que nous arrivions pour notre part tranquillement à bord de l'une de nos voitures, doublions Bernard sur son vélo allégé de ses sacoches. Ainsi libéré de tout chargement, paraissant amaigri, frêle et fragile, fatigué par les coups de pédales de son maître, comment ne pas y voir cela, Rossinante, portant Don Quichotte vers la cantine, partant à l'assaut d'un moulin à vent.

Arrivé le dernier il partira aussi le dernier. Buvant toujours froid un café qu'il a demandé très chaud. Nous qui si jeunes et si fougueux n'avions que des relations conflictuelles avec les autres, mangions à l'écart, si vite qu'aucun d'entre eux n'avait eu le temps de finir. Nous avions quand même eu le temps de partager avec Bernard deux moments de complicité. Un lorsqu'il pénétrait dans la cantine, nous savions que le brouhaha était pour lui une souffrance. L'autre au moment où nous jetions nos plateaux sur le chariot et notre dédain sur les autres en quittant les lieux. Les rapides échanges de regards indiquaient que oui, nous nous comprenions, nous étions bien plus proches de lui que ses voisins de table.

Nous descendions la colline, quel que soit son état, le plus rapidement possible pour nous précipiter dans un café tout proche. Petite rupture qui nous soudait. Indispensable. Nous retrouvions Bernard à la reprise du travail. Nous savions qu'il serait là. Il savait qu'il pouvait compter sur nous malgré notre jeunesse et l'insolence qui la caractérisait. Pourquoi n'avons-nous jamais pensé à manger avec lui ?

## Monter

Il a plu toute la journée. La route brille avec des reflets plats. Si peu que ce soit, l'eau s'écoule de chez lui à la jardinerie. Il faudra monter à contre-courant. La manche à air hésite, le vent, les gouttes. Triste ciel.

Quoi qu'il en soit, avancer pour revenir. Les souvenirs ne s'affrontent que de face. *Andante*. Rien ne sert de les précipiter. Impossible de les ralentir. Un pont de 9 kilomètres. Sans parapet. Ou un tunnel avec du vent qui souffle sur des cendres. Au fond du jardin il a aménagé un espace. Cendres et vent. Déjà du vent. Peut-être a-t-il choisi de vivre ici pour ça. Pour le vent. Imperturbable sous celui-ci il avance. Laissant la pluie faire ce qu'elle veut. Sous le soleil, de même, il se moque bien de ses brûlures. De celles du froid. Les saisons ne savent pas que loin de les ignorer il se sert d'elles. *Andante*, il quitte l'une pour l'autre. Un temps pour un autre.

La météo n'est pas à s'attarder dehors. Le pont, le tunnel, le moment est passé. Le vélo posé, les sacoches vidées, autant entrer tout de suite et regarder le jardin depuis l'intérieur. Chacune des fenêtres donne sur des fleurs. Une seule sur l'endroit de son regret. Jamais il n'oublie de s'y arrêter, comme vérifiant sa présence, et selon le temps, sa météo, il choisira la musique. Délicatement, il posera un disque dans le lecteur. Dès les premières notes veillera au volume du son. Invitera la musique à l'accompagner. Les enceintes Philips connaissent les lieux à la perfection et glissent fidèlement d'une pièce à une autre.

Le problème du remplacement des vinyles est pratiquement réglé. Il affronte depuis quelques jours celui de son envie de remplacer les Philips par des Boses. Sans trop de raison, pas parce qu'elles posent problème. Façon d'éviter de penser à celui qui depuis quelque temps s'est installé lorsqu'il écoute la radio.

## Descendre

Descendre. Se laisser porter par la pente et le poids du vélo, anormalement lourd, trop chargé, et la nécessité d'affronter chaque jour un travail routinier.

Virages. Droite. Farce. Droite encore. Manche à air. Coup d'œil. Bilan. Il a épuisé toutes les météo. Ce n'est pas une victoire mais un signe d'usure. Une petite inquiétude. Pas sûr que suffise le travail si les trajets ne coûtent plus.

Derrière lui, catalogues, collections, classement. Meticuleusement il avance et pourra se débarrasser de tous ses vinyles. Presque chaque jour il reçoit un CD qu'il classe et enlève un vinyle qu'il met en carton. Classe le nouveau pour se défaire de l'ancien. Il passe régulièrement des annonces pour les vendre et des connaisseurs lui

en achètent toujours. À la poste du village il dépose des colis sortis de ses sacoches où il en pose d'autres. Du vent qui vient de loin et qu'il chasse.

Chaque fois qu'il arrive à la jardinerie le même regret. Il ne pourra parler avec personne de l'avancée du remplacement des vinyles. Il ne dira rien. Non taiseux mais se taisant. À peine nous en a-t-il parlé. A tenté de le faire. Il l'a évoqué, nous l'avons écouté. De manière trop distraite et comment se douter que derrière le souci de la qualité des enregistrements se cachait une chose que nous ne pouvions pas comprendre. Il nous parlait de ça pour que nous l'écoutions. Nous l'écoutions juste pour qu'il nous en parle. Entre ces deux intentions, rien. Malgré les attentions pas de compréhension possible mais un respect mutuel teinté d'une affection révélée par des silences. Chacun de nous savait se taire. Il avait choisi son équipe selon ces critères.

Toujours il arrivait le premier. Nous arrivions. Nous nous retrouvions pratiquement sans un mot. Pas d'effusion. De l'économie. Confusion des sentiments. Zweig me l'apprit ensuite.

## Un trou

Lors d'une pause, d'une pomme, il nous a parlé de son problème avec la télécommande de la chaîne hi-fi. Un vrai problème. Une solution. Il avait percé un trou dans le mur en pierre qui séparait son bureau du salon. Un vieux mur épais à travers lequel il tendait maintenant le bras pour monter ou descendre le volume du son.

Il a raconté ça le plus sérieusement du monde. Rien n'était plus sérieux que la musique et donc que les choses qui pouvaient gêner son écoute.

Nous l'écoutions, sans arrêter notre travail, discutant aussi, le questionnant sur des détails. L'épaisseur du mur, la distance, avait-il pensé à mettre un miroir pour réfléchir le faisceau, il n'y avait pas pensé, intéressant, bonne idée, mais sûrement que la solution aurait été trop simple, la tâche pas assez difficile à accomplir. Tout en effort. *Andante*, mais dans l'effort.

Aucun souvenir du temps qu'il avait mis pour faire le trou. Il nous l'avait dit. Nous lui avions demandé, c'est sûr, mais par curiosité, pour en rire. Amusée un moment ma mémoire a dû se lasser et égarer ce détail.

Parfois, alors que ni le moment ni l'attitude ne le laissaient entrevoir, il nous parlait de choses dont nous ne savions que faire, dont nous ne faisons rien, et je comprends maintenant que c'est pour cela qu'il nous en parlait. Simplement nous arrêtons-nous pour l'écouter, et sans un mot reprenions notre travail gardant le silence un moment. Cette réponse lui suffisait.

Il nous a parfois confié des éléments de sa vie, je m'en souviens, mais jamais il n'a fait mention de celui qu'il vivait alors.

Le remplacement des vinyles, pas vraiment un problème. Celui de la télécommande, réglé. En revanche celui des enceintes était bien un problème, oui. Mais enfin, aussi désagréable qu'il soit, le temps et l'habitude finiraient par arranger la chose. Celui que je découvris ensuite dans ses correspondances était d'un autre niveau, d'un autre ordre, encore que, et le mena probablement là où son passé avait refusé de le faire.

Il ne nous en dit rien. Pas même un mot me semble-t-il ne l'a évoqué. Peut-être, bien malgré nous, plus maladroits qu'autre chose l'aurions-nous aggravé.

## **Un croquis**

Il vivait ici parce qu'il n'était pas de là. N'avait rien décidé ou seulement de ne pas revenir, je ne sais où, vers sa famille, et de quitter Monaco.

Les connaissances qu'il avait sur les plantes ne tenaient nullement à un métier mais à une passion. Il avait postulé dans différentes jardineries, avait été pris ici. Soit.

Nous avons appris un jour qu'il avait été publicitaire. Comme ça. D'un coup de crayon trop adroit pour nous expliquer je ne sais plus quoi. Quelques éléments révélés comme s'il les découvrait lui aussi.

Nous l'entourions tous les trois et le félicitions pour son dessin. Nous moquant un peu, nous nous moquions de tout, en riant, nous pouvions rire de tout, si légèrement ici en tout cas qu'il raconta presque de la même manière qu'il avait une agence de publicité à Monaco. Qu'elle marchait très bien. Il disait cela, améliorant encore son dessin puis relevait la tête comme surpris par ses souvenirs. Un regard dans le vide. Habité pourtant. Nous l'avons encouragé à nous en dire davantage. Il l'a fait. Le milieu professionnel. L'excès de travail. D'autres choses, des détails tout compte fait. Le plus important fut murmuré sans qu'il ne relève la tête.

Ce que par-dessus Monaco, l'agence, le trop de travail, le pas assez de temps pour le reste nous découvrions alors, c'est qu'il avait un frère. Qu'ils travaillaient ensemble. Que ce frère adorait le vélo. Et qu'il était mort. Le murmure.

Sur ce passé nous n'avions rien appris de plus. Seulement, et ces choses ne se conjuguent qu'au passé, que ce frère s'était suicidé.

Juste un croquis sur son passé. Un trait de tiré. Cela faisait partie des choses qu'il nous disait et auxquelles nous restions sans réponse. Privilège que nous nous accordions. Lui de dire. Nous d'écouter.

## **C'est ici**

Sa façon d'arriver, toujours décidé, n'offrant aucun doute sur la volonté qu'il avait d'être là. La même façon de partir, l'évidence qu'aucune autre destination n'était possible. La jardinerie, ou chez lui. Pourtant d'autres devaient exister. Bien sûr. Une autre au moins. À l'époque en tout cas ne nous posions-nous pas la question et impossible aujourd'hui d'en imaginer une autre.

Le profond souvenir que j'ai de lui semble n'avoir gardé que l'essentiel. Il s'épanche un peu maintenant.

Je suis allé exactement 33 ans plus tard chercher la maison qu'il avait habitée. Pour écrire ceci. Aucune adresse, juste le village. Le vague souvenir que ce soit à la sortie. Juste après le bourg. Forcément isolée. Et en pierre. Du jardin bien sûr.

Allé au hasard. Laissant parler mon intuition.

Je me suis arrêté devant l'une d'elles, n'ai pas eu la preuve que c'était celle-ci mais ai décidé que c'était la sienne. Une grille, de la pierre, un jardin. Suffisant. Je me suis assis devant et, le dos contre un arbre, j'ai regardé un moment. Bernard ici. Tenté de mettre de la musique sur cet environnement. J'ai fini par suffisamment imprégner les lieux des souvenirs que j'avais de lui et pu partir avec la certitude qu'à l'intérieur un mur avait été percé. Je me suis demandé quel objet y avait été posé. Si les nouveaux propriétaires en connaissaient l'histoire. A priori non. Ils n'avaient pas acheté la maison à Bernard et ce n'est pas de celles que l'on raconte pour transmettre un lieu.

## **Correspondance 1**

La première lettre était timide. Il avait évoqué le problème avec le soin évident de n'accuser personne. Une réponse à celle-ci aurait évité la suite mais comment savoir. La faute avait, je le comprends maintenant, en grande partie fini par retomber sur ceux qui avaient ignoré la chose mais le résultat était le même.

À sa façon toujours impeccable, non maniaque mais précise, économe et efficace, il avait décrit la chose ainsi que les différents paramètres. Il y avait les lieux. La localisation de la maison par rapport à son environnement, ainsi que sa configuration et les différents éléments impliqués. Enfin, le problème. Et celui de la non-régularité de celui-ci. Impromptu. Si l'effet était toujours le même la fréquence variait et sa venue n'était jamais annoncée.

La lettre était pourtant précise. Le destinataire a priori suffisamment éclairé sur le sujet pour s'y arrêter. Au dos, Bernard avait juste noté « sans réponse ». Façon d'en formuler le retour. La date du début de leurs échanges correspond en tout cas au moment où nous aurions pu, nous et les autres, sentir venir le drame.



## Ragots

Nous n'avions pas idée de ce qui prenait naissance. Tout au plus avions-nous remarqué qu'il mangeait plus de pommes. Plus nerveux. Plus enclin à monter ou baisser le son. Mais jamais désagréable. Davantage d'allées et venues entre son bureau et celui de la direction. Tout au plus remarqué aussi les réactions des autres. Lâchés les fauves. Blessé, ils pouvaient sans crainte et sans pudeur se laisser aller à des ragots, il en existait déjà, et des railleries plus démonstratives.

Vivant dans un monde parallèle au sien nous n'avons pas assez prêté attention à tout cela. L'opinion que nous avions fini par avoir de lui a empêché que nous nous inquiétions des propos des autres et de ses confidences.

À la fois victime de son intelligence et de sa sensibilité il ressentait terriblement les coups et savait qu'il était inutile d'en donner. Nous n'avons pas vu que déjà trop blessé il s'était couché et attendait. Bête mourante il allait le matin et le soir d'un point d'eau à un autre.

Les autres à coups de griffes nous apprenaient qu'il avait divorcé peu de temps avant notre arrivée. Sûr qu'elle était partie parce qu'il était un peu bizarre. Quelle femme resterait avec un gars qui avait décidé d'être stérilisé. Pas humain de ne pas vouloir d'enfant. Pas naturel. Critiqué en tout cas.

Nous n'avions que faire de tout cela. Trop jeunes pour s'en faire une idée. Trop attachés à lui, respectueux, pour ma part un peu admiratif, pour juger quelque'une de ses décisions. Nous aurions en revanche préféré apprendre tout cela de sa bouche.

Nous apprîmes d'autres choses. En avait-il parlé à d'autres, je le crains, sûrement à la cantine, petit cercle d'habitues non moins cruels. Préféré l'apprendre par lui non par jalousie mais seulement à cause de la certitude que les autres n'en faisaient pas ce qu'il aurait fallu. Partager avec lui des problèmes qu'à défaut de pouvoir résoudre il fallait au moins entendre. Mais les autres tiraient sur la plaie. Dans son dos s'amusaient de la chair de son histoire. Nous ne le réalisions pas.

## Bose

Un matin il est arrivé plus triste que d'habitude. Les sacoches de son vélo avaient normalement le temps durant le trajet de se départir de suffisamment de tristesse. De ne laisser que celle de ses yeux. Ce matin-là il était inquiet. Il a tout de suite parlé du problème des enceintes Boses. Déconcerté.

Livré trois jours avant il avait très logiquement préparé minutieusement l'installation du nouveau système et pratiqué l'échange la veille. Au final juste la permutation des fils de la platine des enceintes Philips aux Boses. La simplicité de ce dernier geste

devait permettre le glissement qualitatif qu'il espérait. Le dernier détail d'une décision purement réfléchie, analysée à l'aide des lectures des magazines spécialisés les plus pointus, les plus exigeants, les seuls à pouvoir valider un choix aussi important.

Dans ce détail le diable de sa déception. Dans la douleur les premières notes.

Il nous l'a raconté et ce qui aurait dû se faire, lui en mangeant une pomme, nous tout en travaillant, se fit pratiquement dès son arrivée, lui démuni face à nous, nous de même face à lui.

Il parlait, parlait, trop parlant, se perdant, mélangeant la veille et le soir à venir. Parlait de sa déception et des solutions envisagées. Aujourd'hui je me dis qu'il aurait juste fallu rebrancher les Philips. Encore plus simple que le miroir pour la télécommande. Nous aurions dû lui dire mais sommes restés interdits, empêchés par la peine qu'il affichait. Trop jeune pour en faire quelque chose. Pas assez intimes également. Chacun de nous, et lui, dans un voisinage amical. Sincère mais tenu à distance. Voisins, mais chacun d'un côté de la rue. Au milieu, l'âge, un filet de respect, un fleuve de différence, tant de vécu d'un côté, tant à vivre de l'autre. Il aura été, nous le sommes aujourd'hui, victime d'une affection trop retenue. Pudeur et fougue ne jalonnent pas ensemble. Aussi belle puisse être l'une et l'autre.

Les Boses ne sonnaient pas. Pas de la bonne manière. Ne trouvaient pas le chemin, ne connaissaient pas les lieux sans paraître en mesure de s'y faire. Trop brusques. Aggressives. Caverneuses. Ce sont ses mots. Je pose à côté les miens maintenant. Pas le même son. Pas celui espéré. Sûrement le système n'était-il pas adapté aux lieux. Paraissait trop éloigné pour s'y faire. Butait maladroitement. Visiblement pas faits pour s'entendre ils se répondaient par des maladresses. Lui avec des réglages, elles de leurs corps. Vivantes et perdues dans son univers.

Encore un matin à nous décrire son combat, puis à la fin de la semaine sa décision de rogner dans la pierre ce qui empêchait le son de passer. Nous avons ri entre nous de cette décision. N'avons rien opposé de tangible, raisonnable, ou fait mention d'une quelconque empathie. Celle que j'affiche aujourd'hui est bien inutile et je souhaite très égoïstement qu'il en ait eu pour notre jeunesse. Pour notre légèreté. Mais c'est je crois ce qu'il cherchait, avait trouvé chez nous, et ce par quoi nous l'avons finalement laissé se perdre. Cette légèreté.

La semaine d'après il fut moins prolixe. Pas de détails mais un bilan. Ses efforts n'avaient pas été récompensés. Les changements effectués dans les murs n'avaient rien résolu. Mises au rebut, les Boses furent regrettées mais malheureusement aussi le son que les Philips ne parvenaient plus à répandre harmonieusement dans cette nouvelle géographie.

Il nous disait cela sans croquer de pomme. Nous ne savions que dire, nous taisions, conscients alors de la douleur qu'il supportait mais bien incapables de faire quoi que ce soit.

Il ne nous en voulait visiblement pas de cela. Nous gardions notre bon voisinage et même, compris trop tard, ne le ressentant que maintenant, à partir de ce moment nous saluons-nous matin et soir avec un peu plus d'affection et de complicité.

## Correspondance 2

Sans faire mention de la première lettre, évitant ainsi d'évoquer une absence de réponse pouvant pénaliser quelqu'un, mais surtout se reprochant d'avoir dû être maladroit, imprécis, en tout cas pas assez convaincant, il adressa un deuxième courrier un mois et demi après le premier. Seulement après ce laps de temps. Pour donner celui de lui répondre personnellement. Il aurait été courtois d'au moins accuser réception de sa lettre. Professionnel de prendre le temps de s'intéresser à sa question. Parfait de lui accorder une réponse bien renseignée, appliquée, et respectueuse. Il poussa donc jusqu'à ce délai pour le cas où la réponse aurait été insérée, trop superficiellement alors mais peut-être cela aurait-il suffi, dans le courrier des lecteurs. Ni l'un. Ni l'autre. Alors cette deuxième lettre reprenant les détails de la première et les développant. Plus précise. Davantage renseignée sur l'effet puisque l'ayant subi et observé encore.

Seul avantage de la chose : l'application qu'il portait à décrire le problème lié à l'écoute de la radio l'avait visiblement éloigné de celui de ses enceintes. De Charybde passé à Scylla.

À cette deuxième lettre une réponse ne faisant aucune allusion à la première. La promesse de s'intéresser au plus vite au sujet, tout en indiquant qu'ils n'avaient à ce jour jamais eu connaissance d'un tel cas. Façon peu élégante de se dédouaner tout en plaçant Bernard en situation d'être celui qui amène le problème.

Sa troisième lettre racontait tout à fait sa personne. Remerciant pour cette première réponse il s'excusait des deux premières lettres – oubliant ici, mais je n'y crois pas, de ne pas faire mention de la première – disait comprendre que le magazine ne pouvait répondre aussi vite que ses lecteurs étaient tentés de l'espérer, et qu'effectivement, il avait bien conscience de leur soumettre un problème extrêmement rare, sinon unique, auquel ils n'avaient sûrement pas d'explication.

Une lettre toute en excuse, toute en rondeurs, pleine bien malgré lui de l'évidence que le magazine avait manqué de rigueur pour ce qui était du délai, et de connaissance pour lui répondre.

## Trop de temps

Entre-temps trop de trajets, de lignes droites, de virages. Trop de vent et de poids dans les sacoches. Même déchargées de ses pommes, bombées les sacoches, du vent, dedans, incapable de s'échapper. De l'air froid dans un gouffre.

Avec nous pas trop de changements. Avec les autres oui. La multiplication des allées et venues entre notre secteur et le bureau de la direction atteignit son apogée sans que nous le remarquions et seulement fut visible leur raréfaction par la présence accrue de Bernard auprès de nous. Davantage de confidences, et malheureusement de silences. Notre fougue, notre jeunesse, l'affection que nous avions pour lui ne suffisaient pas à combler notre manque d'expérience. Je comprends aujourd'hui que les premières pages de la vie sont, selon les cas, ignorées ou déchirées. Aussi douloureuses puissent-elles être la jeunesse offre rarement d'autres solutions. Seulement après, l'expérience aidant, craignant peut-être aussi qu'à trop les ignorer, à trop en déchirer, le cahier ne se ferme un peu vite, ou sur du vent, apprenons-nous à faire avec celles-ci. Bon gré, malgré. Même les peines ajoutent des pages, servent à dire que nous sommes en vie. Celles de Bernard je ne sais pas. En tout cas n'avons-nous rien pu faire pour lui et maintenant rien pour nous qui chasserait nos regrets.

Ce fut alors de plus en plus la direction qui descendit à lui. Par le biais de chefs, de sous-chefs ensuite, puis de petits chefs. Plus le niveau de la personne était bas, plus son autorité était difficile à supporter. Nous nous moquions pour notre part d'être majoritairement commandés par des idiots. L'âge, encore, nous donnait des armes pour faire nos preuves, l'insouciance nous permettait de l'exprimer.

Le sien lui signifiait que non. D'évidence ses preuves se trouvaient dans un passé qu'il tentait d'oublier. Dont il ne pouvait faire qu'une arme à retourner contre lui.

Sans défense. Inoffensif et pour le coup les autres encore plus féroces. À grands coups, à grands bruits, déposant des silences à son arrivée, tapis sournois aux coins relevés qui brisait son allure et dès son départ laissait échapper les ragots. Et lui, encore inaccessible tant que si beau sur son vélo, salissait ses ailes dès qu'il se posait. Du secteur à la cantine. De la cantine au secteur. Chargées les ailes. Et la route, les virages, le vent n'y suffisaient plus. Seulement parvenaient-ils à enfouir dans les sacoches ce qui restait, alourdissant la monture toujours un peu plus, et le trajet toujours un peu plus dur pour, malgré tout, aller jusqu'au bout, *andante*.

Chaque fois. Toujours plus, il posait des mots aussi forts que ses silences. Il a tout évoqué, nous n'avons rien entendu. Sûrement a-t-il parlé sinon de la cause mais au moins de ce qui l'amena à se suicider. Sûrement a-t-il dû en parler ailleurs.

Seule sa correspondance a pu réveiller ces souvenirs. Et encore, oui. Je ne m'étonne plus que nous n'ayons rien vu. Trop de soins dans les mots. Trop de virtuosité dans les silences. D'expérience dans la douleur.

## Ce qui est du frère

Aucune trace écrite. Seulement des mots prononcés par des lèvres obscures, à l'ombre d'un visage qu'il masquait toujours plus. Ses yeux attrapaient parfois un point et ne le lâchaient plus. Si à son bureau il était en train d'écrire alors sous la pression de son regard son stylo s'arrêtait un moment puis, relâché enfin, reprenait son chemin, laissant derrière lui des notes inutiles sur une portée que nous ne savions lire.

Si près de nous il s'était approché, tantôt les bras pliés - au bout les mains qui s'échangeaient une pomme qu'il aimait croquer avec l'une et l'autre - ou tombants, le long du corps abandonnés, presque étrangers les bras, alors bien souvent son regard se posait sur les pointes de nos chaussures puis, ayant repris ses esprits, débarrassé peut-être d'une pensée, il repartait à ses affaires et nous laissait aux nôtres. Entre, une marque avait été posée dans le vide. Nous piétinions celle-ci sans le savoir, sans le vouloir, sans nous en soucier réellement, laissant malgré nous le temps au silence de revenir à la ligne.

J'aimerais aujourd'hui remplacer ces mots par des notes de musique pour être plus proche de lui. Je ne sais pas le faire et écrit sur ce cahier. Dépression. Éloignement. Suicide. Une ligne que je ne peux lui faire franchir. Chaque fois qu'elle se présente je la contourne. Pourtant ce qui alors n'étaient que des paroles sous nos semelles légères, étaient bien des signes. Aujourd'hui, sans que cela me réconforte mais expliquant peut-être pourquoi je me sens si proche de lui, je sais que ces silences évoquaient les regrets qu'il avait de n'avoir pas su voir venir le suicide de son frère, et moi ceux de n'avoir pas vu venir le sien.

Dépression, nous le sentions bien mais ne savions la nommer. Éloignement, nous ne l'avions pas vu. S'éloignant des autres il se rapprochait de nous avec assez de délicatesse pour ne pas nous gêner. Suicide, heureusement ici encore nous n'avions rien vu. Nous n'aurions sinon pas fait autre chose que lui. Aurions trouvé du vent à mettre sur notre chemin. Celui que souffle la jeunesse a pris soin de nous épargner cela. Mais, après tout, le vent n'a-t-il pas lentement tourné. Tranquillement. Pas pressé mais sûr. *Andante* lui aussi.

## Correspondance 3

Au manque de rigueur et de connaissance s'ajoutèrent un orgueil mal venu et une réponse mal placée. Courrier des lecteurs. La longue description de Bernard se résumait ici à un vulgaire condensé pratiquement à charge contre lui. Un brûlot lancé non comme une réponse mais, bien à sa fonction, comme une attaque malsaine, l'arme que n'osait tout à fait utiliser un rédacteur et laissée à disposition des autres lecteurs. Traînée de poudre qui ne manqua pas de s'enflammer.

« Qui d'autre que lui, personne à ce jour, dans toute la France, capitale comprise, et nombreux êtes-vous à écouter la radio, a un jour rencontré ce phénomène ? »

Un numéro passé sans réponse affichée de lecteurs. Au suivant le rédacteur avait insisté en utilisant une charge supplémentaire. Il aura fallu que son orgueil, ou son incompétence soit à nouveau touché pour qu'il en vienne à cela.

« L'absence de réponse étayée concernant ce « problème » et les divers entretiens avec d'autres journalistes spécialisés dans la musique, la radio et la Hi-fi amènent à penser qu'il s'agit ici non pas d'un problème mais d'un conflit entre la capitale et la province. Ce phénomène viendrait donc tout de même bousculer l'idée pour le coup bien connue que la musique ne connaît pas de frontière ». Trait d'humour dangereux.

C'était ici faire fi d'un large lectorat au nom d'une mauvaise foi non moins étendue. Pas de réponse affichée de cette offense dans le courrier des lecteurs du magazine concerné mais la remarque dite « amusée et choquée » d'un titre concurrent – sinon sincère mais pour le moins opportuniste – sur une réponse à ses lecteurs pour le moins moqueuse et agressive de la part du magazine questionné. Brûlot d'un rédacteur à un autre.

Les premières réponses faites dans le courrier des lecteurs furent ainsi affichées dans d'autres magazines. La rédaction dû alors laisser paraître certaines réactions en choisissant visiblement celles qui faisaient part d'un « certain élitisme affiché, peut-être, mais par la presse en général ».

Façon de partager un problème que les concurrents se gardèrent bien d'endosser et au contraire d'accentuer en assurant que « éventuellement votre magazine préféré ne manquera pas de s'intéresser à ce problème si celui-ci ne peut être résolu par celui questionné ».

Offense suprême. Car problème il y avait alors. De celui posé et ignoré par le magazine venait de naître celui de l'objectivité, des compétences, de la responsabilité de ses journalistes spécialisés au regard de ses lecteurs mais aussi de ceux de ses concurrents.

À la lecture d'une note de Bernard au dos d'une de leurs réponses « au moins n'incriminent-ils pas la musique », je trouve dans cette affaire un peu de grâce dans l'amour qu'il avait pour elle.

Affaire montée visiblement en gamme puisque, n'affichant pas la lettre de Bernard mais la citant partiellement, réponse circonstanciée a été faite aux « ... lecteur qu'ils remerciaient de leur avoir soumis un cas à prendre en considération » et « remerciements également aux lecteurs qui ont par leurs courriers prouvé leur intérêt pour la chose mais également la confiance affichée dans leur magazine pour l'expliquer ».

La province avait eu raison de la capitale et prouvait alors avec une accumulation de questions son intérêt pour le phénomène mais également son soutien à Bernard.

Reste que durant ces échanges les mois étaient passés. Que le flottement du temps avait ajouté du poids dans ses sacoches.

À la proposition du magazine d'envoyer des experts chez lui pour constater la chose j'ai pu lire dans sa réponse qu'il était déjà trop tard. Il accepta comme se livrant à, sinon plus fort que lui, trop cruel.

Le magazine s'offrit à pas cher un peu de vertu et de professionnalisme en annonçant l'envoi de spécialiste. Un numéro passé encore pour laisser la place à d'autres commentaires et, preuve alors était faite que l'affaire valait la peine qu'il s'y intéresse.

## **Correspondance 4**

Deux experts rutilants. Façon d'économiser sur une expérience sûrement plus utile ailleurs, et pour ceux-ci de se faire les dents sur une proie facile.

Le magazine a fait la description de leur passage. Pas un article mais un encart un peu plus conséquent dans le fameux « courrier des lecteurs ».

Venus oui. Constaté non.

Même une personne mal intentionnée vis-à-vis de Bernard constaterait que la probabilité d'être là au moment de « l'effet » était si faible que l'expertise n'avait aucune valeur. La remarque du lecteur d'un titre concurrent fit alors apparaître le manque de sérieux des journalistes, des experts, mais aussi des lecteurs qui continuaient à se fier à un magazine devenu pour le moins douteux. Douteuse également, comment ne pas y penser, la provenance de cette lettre, possiblement écrite par un rédacteur concurrent. Bernard avait dû l'imaginer. Avait-il pensé que ce n'était que justice. Je crois qu'il était bien au-dessus de ça. L'insertion de la « remarque » de ce soi-disant lecteur venait en tout cas prouver que oui, à l'orgueil et aux préjugés du magazine s'ajoutait bien de l'incompétence et manifestement peu de finesse. Bernard en fit mention dans la lettre qui suivit. Habilement, lui. Ils répondirent par l'annonce de la venue d'autres experts, moins rutilants peut-être mais armés de l'expérience, du matériel, et du temps voulus pour tenir le siège nécessaire afin de débusquer le problème.

Au dos de la lettre les notes de Bernard trahissaient la crainte des effets de leur venue.

Des tirets comptabilisaient les dangers qu'il y voyait.

Les retours à la ligne s'accumulaient sans apporter de réponses à ses inquiétudes.

Encore du vent dans les sacoches.

À la lecture des notes maintenant je devine l'allure sur le vélo.

Un peu plus penché sur le guidon. Trop chargée la monture.

Il a fini par démissionner. Non pas pour régler un problème mais pour se plonger dans le sien. Plus de droites de virages de pentes. Sur la béquille Rossinante. Triste figure Bernard. Béantes les sacoches. Du vent quand même. Tout le temps. Chez lui avec ses fleurs. Je l'imagine. Toujours de la musique. Bien sûr. Fragile silhouette qui même immobile traverse, *andante*, le détroit furieux où Charybde et Scylla le charrient. Ni l'un ni l'autre, ni passé ni présent ne parviennent pourtant à soutenir son regard. Plus besoin de monture ni d'armure. Lui seul sait ce qui vient et se moque bien d'eux.

## Deux experts

Au final un article et une lettre d'excuses.

A la crainte qu'il avait eu de leur visite s'était ajouté le désagrément de devoir subir une surveillance sonore avec l'enregistrement des possibles interférences recherchées. Une journée à poser des questions, tester, a, c'était visible, rendre la chose suffisamment scientifique pour empêcher toute critique à venir. Mais en oubliant de la rendre humaine et laissant Bernard exsangue. Le soir ils dormirent à l'hôtel et lui ne dort pas. Ses notes en témoignent. Je l'imagine chez lui, n'osant pas toucher, ne touchant plus à rien de crainte de modifier quoi que ce soit de la scène d'un crime dont il était la victime. Un fantôme en ses murs.

Une autre journée passée à poser des micros, toute une installation destinée à enregistrer le moindre son. Un bruit apparaissait parfois lorsque Bernard allumait la radio pour écouter France Musique. Il pouvait partir comme il était venu mais rester parfois aussi longtemps qu'il laissait la radio allumée. Autant dire qu'il avait fini par la couper rapidement dans ces cas-là. Comment supporter du bruit quand on aime autant la musique.

Peut-être plus ennuyeux, perturbant en tout cas, alors qu'absent pendant des heures le bruit pouvait surgir à tout moment. Avec ou sans intervention de Bernard l'effet pouvait apparaître lorsque la radio était allumée sur France Musique. Seulement sur France Musique.

Alors enregistrer tout le temps. À la fin de la deuxième journée, les experts partirent en laissant derrière eux des branchements épars et des recommandations précises.



L'ensemble de l'intervention, depuis la procédure, les explications techniques, la marque du matériel testé, celui utilisé pour le faire furent publiés dans le magazine sous la forme d'une page dédiée à ce qu'il était convenu maintenant d'appeler « l'effet Lemièrre ». Façon de sanctifier la chose en utilisant le nom de famille de Bernard, quitte à brûler le saint si le miracle n'était pas avéré, ou à trouver un nom plus prestigieux s'ils devaient s'en approprier la découverte.

Ainsi exposé dans le magazine, le rapport sur « L'effet Lemièrre » fut-il attendu comme le messie par des lecteurs pour certains curieux de la chose scientifique et d'autres désireux de savoir où placer la faute. Car d'évidence faute il y avait. Et soit elle venait de Bernard, soit elle venait du magazine. Chacun attendait.

## **Dernier trajet connu**

Forcément, le dernier trajet connu par ceux de la jardinerie aura été celui du dernier jour de travail. Encore une chose que je n'ai pas vue et ne peux qu'imaginer à l'aide de quelques souvenirs.

Forcément sans Rossinante. Bernard possédait une Renault Express. Sorte de 4L déclinée en utilitaire. Une voiture assez laide et suffisamment pratique. Je l'ai vu transporter des matériaux de construction, des plantes, son vélo deux fois. Précisément deux fois je m'en souviens, chaque fois un événement, pour une révision complète de la bête.

Le volant ne lui allait pas. Il avait l'air d'un chauffeur un peu British, raide et fier, conduisant une lady un peu grande, frêle, trop rigide, et bien tremblante.

Les deux fois, le lendemain j'ai été soulagé de les retrouver tous les deux. Bernard c'était ça. Lui et son vélo. Aussi l'imaginer avec sa voiture pour son dernier trajet, l'imaginer y charger ses affaires. Tenue de rechange, bottes, une paire de sécateurs, une trousse, ses stylos. Il a dû prendre la radio au dernier moment. De la musique jusqu'au bout. Après avoir baissé le son puis tourné l'interrupteur, petit clic, éteint. Toujours il baissait le son avant d'éteindre. Détail qui me revient, je m'aperçois ici que je le fais aussi. Dernier geste, il a dû débrancher la radio et ranger soigneusement le câble dans le logement prévu à l'arrière. Poste de taille moyenne avec une poignée tout le long, qu'on soulève pour le transporter. Tout le monde en possède un dans ses souvenirs. Il ne l'a pas pris sous le bras. Bien par la poignée. C'est sûr. À bout de bras. Un peu comme on porte une cage avec l'oiseau dedans. Aussi prudent que lui craintif.

Je n'aime pas l'imaginer montant dans sa voiture. Je n'aime pas le bruit de ferraille lorsque la portière se ferme. Je n'aime pas ses mains sur le volant et sa conduite trop prudente. Je n'aime pas imaginer son regard dans le rétroviseur. Je n'aime pas l'imaginer prendre la même route. Je n'aime pas imaginer qu'il en ait pris une autre. Je n'aime pas l'imaginer autrement que sur son vélo. Autrement qu'*andante*.

## Double page

Chacun a attendu. Le numéro suivant a sans élégance omis de parler du sujet. Celui d'après s'est suffi d'un rappel de deux lignes sur les tests en cours et annonça pour bientôt l'article à venir. Seuls quelques échanges dans le courrier des lecteurs avaient témoigné de leur intérêt pour l'affaire. Pratiquement six mois écoulés entre sa démission, la visite des experts, l'attente, et la parution d'une double page sur la révélation de « L'effet Lemièr ».

Ainsi il arriva. Rondement mené. Photos inutiles des lieux et du matériel. Intrusives. Historique du problème, rappel de la procédure, démonstration faite des efforts faits par un magazine spécialiste du son pour ses lecteurs.

Chacun en a eu pour son argent. Les lecteurs dont l'effeuillage superficiel des pages a fourni un peu de divertissement. Ceux dont la source du plaisir réside dans l'énumération de données techniques. Là encore le magazine se montrait plutôt efficace. D'autres, seulement curieux, ont été renseignés suffisamment pour supposer que le sujet était clos. Certains qui avaient suivi l'affaire depuis le début n'étaient pas satisfaits et firent par la suite au courrier des lecteurs des commentaires que Bernard n'aura pas lu.

L'article était encore, au final, à charge contre Bernard et son « effet ».

*Tant d'insistance avait fini par nous faire croire à un « effet Lemièr ».*

Rien n'avait été suffisamment évident pour établir un lien. Un bruit, oui. Parfois, oui. La capitale en profita pour insinuer que ceci devait arriver en bien des lieux en province.

*La campagne est probablement plus sujette à ce genre de perturbation à classer d'évidence davantage dans les effets du vent que ceux de la technique.*

Aussi, pour conclure l'article et la polémique qui avait entouré cette histoire, « l'effet Lemièr » fut reconnu mais de la pire des façons. Constaté mais non expliqué, non résolu, presque accordé à Bernard comme une grâce.

Chacun avait attendu, en avait eu pour son argent, effectivement. Le sujet avait distrait beaucoup de monde. Les indécis le restèrent encore quelque temps. Les insatisfaits doivent l'être encore. Au milieu du magazine retrouvé, entre les deux pages, une note.

## La note

Un souffle qui apparaissait derrière la musique. Qui tournait ensuite. Dans toute la maison. Où qu'il soit. Du jardin encore il l'entendait. Une présence sonore libre comme le vent.

À vélo, Andante, il ne l'entendait pas mais le craignait déjà. Plus besoin de radio pour le craindre. Suffisamment de souffle pour avoir éloigné Charybde et Scylla, Boses et Phillips, et avant le frère, et avant quoi. À peine vidées les sacoches s'étaient à nouveau remplies. Tout avait été dit.

« Tant d'instance avait fini par faire croire à cet effet ».

Nul besoin de vent. Usé lui aussi. Un souffle suffisait. Imperceptible. Inexistant peut-être. De ceux que les lèvres échappent croyant avoir parlé. Mais lui entendait.

Entre les deux pages une note, une citation de Flaubert, en plus de la musique il avait des lettres.

« Je suis doué d'une sensibilité absurde, ce qui érafle les autres me déchire. »

## La fin

Il a été retrouvé, je ne l'ai su que bien plus tard, allongé sur son lit avec les veines des deux poignets tranchées. Deux fois la force de se donner la mort.

Un rideau était ouvert. J'imagine sur quoi laissant la vue. Et la pointe du saphir s'était arrêtée toute seule, je l'espère après qu'il soit parti.

Étranges peines. J'eus d'abord celle de sa mort puis elle m'apparut si logique qu'elle m'apaisa. Celle des regrets. L'expérience que j'avais maintenant était en mesure d'excuser celle dont j'avais manqué. Impuissante alors. Inutile maintenant. Les morts se moquent bien qu'on les aime. Encore moins qu'on les honore.

Peine de ne pouvoir trouver personne pour comprendre sa vie et justifier sa mort.

Puis ces peines, étranges oui, parce que savoureuses. Que je garde avec le lot de questions qui les rendent précieuses.

La première, quelle musique à la fin. La belle réponse que cela ferait. La question de savoir si alors je l'écouterais davantage ou si au contraire je ne pourrais plus l'entendre. A ne pas le savoir mes choix musicaux iront peut-être à sa rencontre.

La deuxième, le vélo. Impossible là encore de ne pas l'imaginer. Rossinante. Qu'est-elle devenue.

Puis, quelles enceintes alors. Philips ou Bose.

La collection de disques. La tombe du frère. Les roses non entretenues qui ne fanent plus. Des questions sans réponses. Des mots dans un souffle. Dans du vent. Comme de Mozart, de Bernard on peut dire que le silence qui le suit est encore du Bernard.

# **TECHNICS**

## INTRO

Boutoux ne bougeait jamais. Non pas qu'il fût forcément à sa place, certains pensaient qu'il ne l'était pas, mais il l'avait choisie et s'y tenait.

Ils pouvaient parfois l'y voir apparaître, ne venant jamais de bien loin, du bout du couloir arrivant, de l'angle d'une porte apparaissant, à la main un immense verre de menthe à l'eau, certains jours en proposant, d'autres, distrait, oubliant de le faire.

Toujours là où ils l'attendaient et souvent obligés de l'attendre. La salle d'attente n'était la plupart du temps utilisée que par une seule personne ou bien partagée en silence. Chacun allait passer, restait à savoir quand. L'heure du rendez-vous n'était qu'un repère. Il fallait poser une marque sur des disponibilités. Vingt minutes. Une heure. Davantage.

L'un y a même dormi. Vingt minutes ? Une heure ? Davantage ? Et il est arrivé que s'y réveillant la porte du cabinet soit ouverte et qu'il trouve Boutoux affairé à une chose ou une autre, ne semblant, lui, pas l'attendre, absolument pas soucieux du temps qui passe, traitant de la même façon le sien et celui de son patient.

À chaque fois en tout cas, une fois la porte fermée derrière eux, il était évident que rien ne viendrait interrompre leur séance. Vingt minutes. Une heure ? Davantage ? Tout allait dépendre de la suite et rien ne pouvait augurer de ce qu'elle serait. Quelle que fût leur humeur, leur état, la séance serait fonction de l'une ou de l'autre. Malgré un postulat difficile à admettre pour certains, toujours là où jamais bien loin, Boutoux ne bougeait pas et ils venaient à lui.

Immeuble labyrinthe, des échos venaient ajouter à leur conversation un peu de mystère. Pour partie résolu, quatre enfants, toujours un qui passait, jamais dans le cabinet, jamais visible, toujours un dans le couloir, s'y perdant, qui sait. Chacun ici semblait chercher son chemin et tous le menaient à lui. Stable mais laissant malgré tout paraître une volubile insouciance à laquelle pourtant ils venaient confier leurs problèmes. Toujours sur un fond de musique. Il n'était pas rare que n'ayant pas eu tout à fait le temps de partir ils le vissent changer de disque et entendent derrière eux démarrer un autre morceau. Toujours un peu avec lui en parlaient-ils. Toujours évoquaient-ils un album.

Il leur fit découvrir celui de Chris Réa. Également parlaient-ils de littérature. Kafka, beaucoup. Des pléiades pour l'une. Des CD pour l'autre. Ampli, platine, lecteur CD, enceintes trapues. Du beau matériel traité d'un doigt aussi distrait que lui. Jamais il ne parvenait à lancer la musique du premier coup. Jamais l'album voulu n'était dans le bon boîtier. Labyrinthique encore.

Mais au final, malgré la manière ou grâce, qui sait, ils repartaient et toujours revenaient.

Ils y allaient. Ils l'y trouvaient. Kafka, « Le Terrier ». Il n'en bougeait pas, semble-t-il n'en bougeait jamais jusqu'à ce qu'ils ne l'y trouvent plus. Ils revinrent, encore. Puis l'accès à la salle d'attente fut fermé. La porte sur la rue à son tour également. La

plaque ôtée de la façade. Sans aucune explication ils furent interdits de visite. Ils eurent l'impression d'être punis d'avoir été si proches de lui. L'ont-ils été ? Quelque part peu importe. Restent les repères. Les marqueurs. Kafka, « Le terrier », Chris Réa, l'album « *The road to hell* ».

## ***The road to hell***

Leur première séance ne s'était pas déroulée au « Terrier » mais dans l'autre labyrinthe d'une polyclinique au sein de laquelle il exerçait en tant que psychiatre sous une colonne d'autres plaques de professionnels. M. Boutoux. Pas de prénom. Médecin. Psychiatre.

Nœud papillon fixé sous un regard toujours envolé. Troublant au départ. Ils avaient pu le croire distrait ou inattentif mais s'étaient rapidement aperçu que, distrait il l'était, toujours un peu ailleurs, mais également était-il attentif, d'évidence, la précision des mots et des instants où ses yeux se posaient sur les leurs tendaient à prouver que, malgré les apparences, il était bien là. Qu'il était le médecin, qu'ils étaient les patients.

Nœud papillon. Regard volatile. Il fallait passer le cap de l'impression première qu'il se moquait de son patient pour s'apercevoir que, s'il était bien en partie ailleurs, il les y invitait chaque fois.

Pas de question. Il laissait s'épuiser leurs phrases et se tarir les mots puis les embarquait dans des digressions improbables. Nullement pris par la main pour poursuivre le cheminement de leurs pensées mais bel et bien jetés dans autre chose, ailleurs, dans ce que le patient espérait alors être le fil d'une thérapie parfaitement construite. Comment savoir ? Mais il devait bien sortir quelque chose de tout ça. S'ils n'avaient pas compris ils ne seraient pas revenus. Deux ou trois fois, tout au plus, juste assez pour se prouver qu'ils n'étaient pas faits pour s'entendre. Sûrement seraient-ils partis alors à la recherche d'un thérapeute aux méthodes plus conventionnelles.

Mais Yves et Bernard comprenaient. Ou croyaient comprendre. Ou ne cherchaient pas et ne s'étonnaient pas de ne pas comprendre. En tout cas, pour des raisons premières ou inconscientes, c'est important ici, tous deux prenaient ce qui les arrangeait pourvu que cela continue. Car quelle que soit la position dans laquelle ils se trouvaient, la raison évoquée pour suivre leurs thérapies, ils abordaient les séances et les quittaient avec la même sensation que celle décrite par Mauriac à la lecture de Borges : « Après l'avoir approché, nous ne sommes plus les mêmes. Notre vision des êtres et des choses a changé. Nous sommes plus intelligents ».

Yves et Bernard venaient. Parlaient, oui, bien sûr, mais écoutaient aussi. Beaucoup. Depuis le début. Avant le « Terrier ». Encore à la polyclinique et son labyrinthe de béton, de verre et de bruits.

## Expulsion

Cliquetis incessants, métal qui gratte le papier, danse des aiguilles qu'il a pour habitude d'observer sur la feuille qui sort de l'imprimante. Puis lorsque la machine reprend son souffle coup d'œil sur le dessin qui prend forme. Silence un instant puis reprise. Cliquetis. Danse. La machine marquera parfois plusieurs pauses. Autant de coups d'œil. Jusqu'à la fin du ballet il observe et attrape ensuite délicatement la feuille comme se baisse le rideau après le spectacle. Applaudissements.

Le résultat est toujours une combinaison de couleurs et de formes géométriques miraculeusement projetées en trois dimensions sur le plat du papier. Il regarde un moment le dessin et le montre ensuite. Satisfait. Il est évident qu'au jeu que représente la chose s'en ajoute un autre qui, comme la musique ou la littérature, n'est pas là pour rien.

Face au silence, au mieux aux maladresses que reçoit inmanquablement la chose, il n'explique jamais rien mais rappelle toujours sa théorie des formes. Triangle, rond, rectangle, carré. Pour chacune il en avait une, chaque fois il la rappelle et laisse son patient à des pensées auxquelles il met fin d'un coup de dos calé au fond du siège et de jambe lancée d'un geste ample pour venir se croiser sur l'autre.

« Bien ».

L'interruption des séances fut expliquée par Boutoux comme le résultat des lourdeurs de l'administration. La polyclinique dut un moment croire en la chose puisque celles-ci reprirent un temps. Yves et Bernard ne se posèrent pas plus de question et ne s'aperçurent pas que le monolithe qu'ils voyaient en lui basculait péniblement, théorie du rectangle, du côté long et rassurant à celui court, instable et inquiétant.

Interruptions. Reprises. Au diplôme de médecin Boutoux s'était ajouté celui de psychiatre. Ce que gravement la polyclinique dit aux patients. Ce que plus légèrement il avoua ensuite. Aussi arriva ce qui n'aurait jamais dû arriver. Le monolithe alors fragilisé buta sur les aspérités de la loi et trembla un moment. L'efficacité de la théorie révéla que non, il ne pouvait plus exercer, et oui, cela serait immuable. Il vacilla alors et bascula de l'autre côté, tout aussi long, terrassé par un vain combat. Séparation de la clinique et du praticien. Chacun devrait s'expliquer. L'administration prendrait le temps qu'il faudrait pour le faire. Il prit celui qui lui restait pour passer du labyrinthe froid, lisse et lumineux de la clinique aux galeries sombres du Terrier de sa maison.

La plaque enlevée n'avait pas eu le temps de laisser de traces sous celles des autres et trouva sa place sous la sonnette du domicile familial.

C'est ainsi que l'immeuble labyrinthique leur apparut. Yves et Bernard furent tous les deux de ceux qui le suivirent, ils ne le firent pas tous, loin de là. Tous les deux de ceux qui avaient vécu les événements et avaient suffisamment confiance en lui, ou au moins en cette théorie qui donnait à espérer que le monolithe maintenant posé de tout son long en ce nouveau lieu n'était pas près d'en bouger.

À l'habitude qu'il leur fallut prendre de ce nouvel endroit s'ajouta celle de bien vouloir admettre que la salle d'attente était désertée. L'un comme l'autre avaient assez de curiosité à son égard pour se motiver à venir mais il est vrai que la transition était difficile. Géométrie fallacieuse. L'imprimante continuait à sortir des formes colorées dont il ne rappelait plus systématiquement les théories. Allongé de tout son long le rectangle n'affichait étrangement rien de rassurant et l'épisode de la polyclinique laissait penser qu'un mal sournois œuvrait à changer la forme des choses. Chacun prenait ses marques. Boutoux s'installait. Yves et Bernard venaient à lui. Ils se posaient dans des fauteuils à chaque fois différents. Aménagements permanents. Les conversations s'articulaient autour de ces changements, donnant aux lieux davantage d'importance qu'à ceux qui les côtoyaient, moyen somme toute efficace d'ignorer le problème.

Brouillonne. Période que nul ne savait qualifier. Ils ont ensemble creusé le « Terrier ».

## **Cercle trompeur**

À la théorie du rectangle vous avez cru un moment que celle du cercle vous ferait bénéfice. L'avez-vous cru. J'en doute. À dire vrai même, pour ma part, je n'y crois pas et ne peux m'empêcher de blâmer, sinon votre crédulité, au moins votre inconscience. Je ne vous crois pas davantage capables d'une telle arrogance. Non plus d'avoir été aveuglés. La suite était inscrite dans ce que vous prétendiez être devenu votre force et que vous ne prononciez pas. Les autres, comment le savoir, vous deux au moins, saviez pertinemment que le cercle presque intime formé des patients et soudé par lui ne pouvait être parfait et donc voué à l'échec. N'importe qui connaissant un peu l'âme humaine sait qu'aucune égalité n'est possible. Vous deux saviez parfaitement que toutes sont vouées à subir des contraintes. Certains ont vite souffert de ce contexte et sont restés un temps puis partis, bien sûr. D'autres plus lents, plus robustes en apparence, ont tenu, sont restés un moment, sont partis, quand même.

Vous l'avez senti arriver, et n'avez rien dit. Avez vécu ça comme un jeu qui a viré au drame. Avez feint, persuadé l'autre que tout était pour le mieux. Chacun à son rôle, son petit égoïsme, vous tiriez à vous, lui laissiez la responsabilité, masquiez les évidences.



Ce qui fait la beauté du cercle dévoile sa fragilité. L'utopie de sa perfection le fait reposer, aussi infime que cela soit, sur un point à la fois, chacun l'un après l'autre. Parfaite communion d'individualités. Mais aussi belles soient les âmes qui le composent, toujours en est-il une pour faiblir, pour douter. Cela suffit. Alors la théorie s'affirme. L'une d'entre elles s'effondre puis deux, puis trois, puis d'autres cherchant à combler le manque et ainsi de suite, se fragilisant, le fragilisant, jusqu'à ce que le cercle devienne souffrance, s'allonge dans une forme dangereuse qu'aucune théorie n'explique.

Vous avez laissé passer les séances et se creuser le terrier à l'aide d'un outil déformé. Emballée, l'imprimante crachait des formes imparfaites à coups d'aiguilles qui forcément allaient buter sur la réalité. Les séances sont passées. Le cercle de l'horloge s'est allongé, le temps s'est posé sur le bord trop étroit du cadran. L'inutilité des regrets lorsqu'il est trop tard.

Il est probable que vous ne saviez alors pas ce que serait la suite. Les galeries se creusaient. Se multipliaient. Labyrinthiques. Tout au bonheur de son installation il masquait bien la réalité du « Terrier ». De votre côté, vous commenciez à comprendre Kafka mais vous gardiez bien de l'y confronter. Vous écoutiez Chris Réa. « *The road to hell* ».

## **Le temps des volutes**

Ici en son terrier il se permettait d'allumer un énorme cigare dont les volutes l'entouraient dans le contre-jour de la fenêtre. Comment savoir s'il était voulu que sa silhouette apparaisse exactement dans l'ouverture des rideaux. Il n'était pour rien des effets qu'il produisait sur eux, et ignorait également en être le spectateur. Les lieux avaient rapidement pris la maîtrise de la situation et se jouaient d'eux.

Volutes qu'il observait, les mains cernant le bout des accoudoirs de son fauteuil et penchant largement la tête en arrière, dessinant de profil la série de marches d'un escalier partant des pieds, aux tibias, aux jambes, au tronc, marche et contremarche, puis dernière enfin, palier, son regard pouvait alors se poser sereinement sur ce qui était alors devenu une épaisse fumée qu'il transperçait de mouvements de bras larges, lents et rougis du brasier de son cigare. Parfois, relevant la dernière marche que formait son visage, il le jetait à nouveau entre ses lèvres pour créer d'autres volutes avant qu'il n'y en ait plus. D'autres fois, un geste tout aussi large que celui du cigare venait porter le grand verre de menthe à ses lèvres. C'était alors signe d'une rupture. Quelque chose allait se passer.

Yves et Bernard n'auraient alors peut-être pas l'occasion de finir leurs phrases, le redoutant ne la finissaient pas, ne la finissaient pas et s'apercevaient parfois que c'était mieux ainsi.

Volutes, menthe, digression. Il ne leur aura pas laissé la terminer et, nœud papillon frémissant sous la dernière gorgée, aura laissé dévaler son regard curieux dans l'escalier de sa posture pour, toujours sa gestuelle, d'un fatal nouveau croisement de jambe venir indiquer que

« Oui, bon »

Et rien ne pouvait permettre à ses patients, à tous deux rien ne leur permit, d'échapper à ce que Boutoux avait choisi.

« Avez-vous... »

Jamais bien entendu « ils n'avaient », « il n'avait ». Depuis les volutes, sous la fumée, la gorgée de menthe, appuyée du regard, dévalant la pente et balayée de ce nouveau croisement de jambe, la digression ne leur permettait jamais de

« Oui, j'ai »

Quel que soit le sujet, jamais il ne leur laissait la possibilité d'être en mesure de répondre mais chaque fois, pour le coup leur offrait-il l'assurance de se poser une question qu'ils n'auraient jamais envisagée.

Certes était-ce ici le lieu. Peut-être, à résumer la chose, était-ce la fonction. Plus les mêmes, oui. Changés. Plus intelligents.

Il sortait en tout cas de ces digressions des silences dont tous ne faisaient pas la même chose. L'un comme l'autre avait pris l'habitude de jeter son regard dans ce qu'il restait des volutes et y voyait ce qu'il pouvait. Qu'attendre de volutes.

Boutoux se levait parfois pour extraire un livre ou un CD d'un fatras toujours différent, quasi organique. Ordre il n'y avait jamais eu, le désordre n'avait pas non plus l'air de pouvoir influencer sa pensée. Il pouvait parler debout tout en cherchant, tout en remuant des piles, des meubles, peu lui importait qu'ils le regardent, qu'ils ne le regardent pas, qu'ils se lèvent, Yves le faisait, semblant chercher aussi, Bernard restait assis, un peu plus encore au fond du fauteuil.

Les choses ne se passaient pas toujours ainsi et parfois il ne se passait rien. C'était selon mais personne ne savait quoi. La séance se terminait alors par une poignée de main un peu molle et une moue enfantine. Boutoux pouvait boudier. Il le faisait parfois, ils pouvaient le voir arriver au bout du couloir, un peu pressé, lourd dans son allure, hésitant dans sa démarche, une épaule toujours raclant le mur comme pour s'y retenir, prête à le retourner, à le renvoyer vers des soucis que ni l'un ni l'autre n'aurait pu croire capables d'altérer son humeur.

Il arrivait ainsi et la plupart du temps la séance permettait d'effacer la moue. Mais s'il boudait encore après ils se séparaient avec l'impression qu'ils n'avaient pas fait

ce qu'il fallait. Alourdis par une responsabilité qu'ils ne partageaient pas mais que chacun portait.

Les séances ne se terminaient pas toutes de la même manière. Chacun n'y trouvait pas forcément ce qu'il voulait et redoutait d'une certaine façon d'y trouver quelque chose. C'était selon mais ils ne savaient pas quoi. Sûrement venaient-ils le voir pour comprendre cela. Peut-être les recevait-il pour la même raison. Comprendre lui aussi. C'était un jeu. Avec des règles différentes pour chacun. Dangereux.

Théorie des formes. Il évoqua durant cette période celle du carré. Plus d'imprimante. Elle avait disparu du Terrier. Bête échappée laissant derrière elle son odeur, une trace de son passage, ici et là quelques feuilles traînant - traînait-il quelque chose ici. À chaque fois des lignes et des ombres qui avaient transformé des carrés incertains - pas plus de certitudes d'égalité des côtés que des rayons d'un cercle - en cubes indécis, tentés de basculer selon les humeurs, autant dire des volutes. Six faces pour des coups de dés dont ils préféraient, faisant fi du hasard, ignorer le résultat.

## **La blague**

Yves arrivait avec la façon qu'on lui connaît et, même lorsque les lieux ne changeaient pas, comme à la clinique, peinait-il toujours pour s'installer. Le Terrier ensuite ne fit qu'augmenter cette tendance à l'aide de différents fauteuils avec lesquels il n'était visiblement là non plus pas fait pour s'entendre. Cela prenait donc du temps. Boutoux le regardait faire et jugeait de son état grâce à cela. Parfois partait-il alors directement dans une digression. D'autres en volutes.

Le problème des fauteuils lui prouva en tout cas que, oui, peut-être, sa voiture n'était pas tout à fait adaptée à lui, et que non, assurément, aucune ne le serait.

Il arrivait, se posait. Parfois avait attendu. Parfois cela avait modifié son état, d'autres non. C'était selon mais il ne savait pas quoi.

Du genre à ne jamais enlever son manteau, et, ajouté au fait qu'il n'était pas tout à fait installé, il donnait toujours l'impression qu'il allait partir. Malgré cela il attendait toujours avec une extrême patience, il savait l'être, sans jamais quitter le lieu où il avait décidé de le faire, se suffisant alors de ce que sa situation lui offrait. Partout il faisait ainsi. Toujours il acceptait que le choix qu'il avait fait détermine ce qui se passerait. Il le savait. L'avait en partie compris avec Boutoux, restait à accepter que les choix qu'il pourrait faire maintenant ne changeraient rien à ceux qu'il avait fait avant. C'était ainsi. Il était patient. Endurant. Jusqu'à un certain point. Il était ici pour les fois où sa douleur dépassait l'une et l'autre.

Parfois il n'était pas seul. À la polyclinique ils purent être plusieurs dans une salle d'attente partagée par plusieurs cabinets. Ici au moins ne côtoyait-il que des personnes réunies autour du même médecin. Ce n'était pas rien de savoir cela, c'était rassurant, réconfortant, donnait l'impression d'une famille. Mais ce n'était pas tout de le savoir car cela n'expliquait rien, ne disait pas pourquoi ils étaient là, et laissait s'installer des silences sur des questions et oui, en effet, en cela aussi cela rappelait une famille.

Au Terrier attendre était moins pénible. La chaise tout aussi inconfortable était-elle au moins placée dans un endroit plus accueillant. Yves observait tout ce que lui permettait la place qu'il avait choisie, se penchant à l'extrême, lorsqu'il était seul, pour voir davantage, plus discrètement lorsqu'il y avait quelqu'un, acceptant de voir moins. Dans tous les cas il ne bougeait pas, avait choisi sa place et s'y tenait. Il a ainsi à force de venir lu toutes les affiches, vu toutes les peintures, tout observé de la décoration mais jamais en une seule fois. Jamais il n'avait pris le temps de le faire tranquillement lorsqu'il était seul, jamais n'ayant eu l'assurance nécessaire pour se camper devant une image, pas plus que devant une personne. Toujours, même devant un portrait, finissait-il par regarder ses pieds. Alors comme souvent avec les gens, il les regardait de loin. Se suffisait de cela.

Seulement s'il avait eu du temps, il en fallait, que rien n'était venu troubler son effort, qu'une opportunité, un écho par exemple venu d'un couloir de la maison s'était présenté, il pouvait engager la conversation, toujours avec une pointe d'humour, il n'en manquait pas, et suffisamment de retenue, il y excellait.

L'effort consenti serait, quel qu'en soit le résultat, raconté, utilisé lors de la séance. Avec un peu de chance épargné par la gorgée de menthe et peut-être même salué par une volute. En tout cas, fidèle à son habitude, il observait, ne voyait pas tout de son environnement, faisait avec, l'avait appris, mais ne ratait rien de ce qui s'offrait à lui. Alors peut-être sa proie entrerait-elle dans le cabinet avec l'envie de parler de lui à Boutoux. Attendant son tour, Yves passerait alors son temps à se dire qu'ils parlaient peut-être de lui. En bien. Bien sûr. Il avait été drôle, avait fait preuve d'une façon qui ne manquerait pas de faire dire au patient que oui, cet homme dans la salle d'attente était bien agréable et que oui, bien sûr, il valait la peine d'en parler. Alors n'imaginait-il leur conversation que sous des volutes. Et si parfois ce n'en était pas. Si de volutes à fumée apparaissait un brouillard. Alors se souvenait-il, la douleur lui rappelait, qu'il était là pour ça. La famille. La parole. Le brouillard entre les deux. On ne vient pas ici pour ses propres volutes.

Parfois, rien ne permettait d'engager la conversation. Le silence restait assis avec eux. Gênés ensemble. Les salles d'attente en sont pleines et ont cette capacité, triste ou heureuse, de les faire disparaître au moindre mouvement de ceux qui les habitent. En laisser se perdre un sans une bonne raison lui était impossible. C'est en partie pour ça qu'il n'osait pas parler.

Un des patients du Terrier lui posait un problème que, comme la ceinture, il affrontait chaque fois et oubliait de résoudre ensuite. Il en avait parlé à Boutoux mais

celui-ci avait balayé le sujet en même temps qu'une volute et terrassé ensuite d'une grande gorgée. Cela n'appartenait pas à leur conversation, et s'il avait eu besoin d'en parler il n'était à la fois pas nécessaire et peu déontologique d'y répondre. Aussi n'en parla-t-il plus et Yves revit parfois ce patient, toujours de la même façon : soit déjà endormi lorsque lui arrivait, soit, s'endormant immédiatement sitôt installé lorsqu'Yves attendait déjà. Dans un cas il le voyait se réveiller à peine la porte du cabinet ouverte. Si vite éveillé. Dans l'autre il le voyait s'endormir et le laissait ainsi alors que lui-même entrait pour sa consultation. Dans un cas comme dans l'autre inaccessible. Inabordable. Il enviait cette capacité de s'endormir au Terrier avec une telle confiance. Probablement n'a-t-il jamais imaginé que cela puisse être pour la raison inverse. Chacun ses brouillards.

Il est fort possible que Bernard fût également confronté au dormeur. Dans la salle d'attente en tout cas Yves ne croisa jamais Bernard. La probabilité que quelqu'un qui ne peut pas travailler s'y trouve au même moment que quelqu'un qui doit est relativement faible. Suffisamment en tout cas pour que cela ne se soit pas produit. Pourtant, venant tous deux de l'époque de la polyclinique et ayant vécu le déménagement, les changements, la période faste du Terrier jusqu'à l'issue fatale de celui-ci, ils auraient tous deux eu un grand nombre de fois l'occasion de le faire. Mais non. Jamais un coup de dés ne les mit en présence l'un de l'autre. Jusqu'au bout où, chaque fois qu'Yves arrivait, la porte du cabinet était déjà ouverte, Boutoux présent ou non, jamais bien loin bien sûr et arrivant, oui, parfois un verre à la main, en proposant oui, parfois. Alors il s'asseyait. Boutoux l'avait déjà fait et oui, déjà l'observait. Puis c'était selon mais ils ne savaient pas quoi.

« Bien ».

Yves aimait venir. Davantage qu'il ne le redoutait. Partagé il venait et ne se rendait pas compte que, ni devant la porte, à l'extérieur, ni dans la salle d'attente, ni dans le cabinet, aucun sac noir et mou. Disparu un moment, oui bien sûr le sac revenait ensuite, plus craintif à chaque fois, pas plus docile pour autant. Alors oui, Yves venait, et revenait. Délesté un moment.

## Andante

Ce n'est pas beaucoup plus loin, du plat encore, une autre dernière montée, juste ce qu'il faut. Pas si difficile, si habitué, jusqu'à l'arrivée, à la porte presque, dernier raidillon histoire de rappeler que la chose reste tout de même une épreuve.

Et encore la ville est de celles qu'épargne le vent. Par respect ou dédain. Bernard ne le sait pas. S'en moque. Tout le monde se moque de ce genre de question mais chacun en profite. Les habitants au quotidien et lui quand il vient.

D'abord les courbes, descendantes, ensuite les longues lignes droites, puis la manche à air, vent passé, laissé derrière, et la ville devant qui s'annonce, s'étend, s'écarte sur son passage. Une seule adresse. Une seule porte. Un seuil. Lorsqu'il le franchit il ne voit pas que derrière il le laisse, le vent, le laisse dans des sacoches essoufflées, vidées, plus craintives à son retour, aussi, pas plus dociles, également. Sac ou sacoches.

Il vient pour lui. Contre lui. Si la raison la manière la volonté est différente il vient pour la même chose. Le sac, les sacoches, chacun son bagage, une fois posés laissent place aux silences. Le silence. Il le chassera en prononçant des mots, peu, non taiseux mais souvent se taisant, et en écoutant beaucoup, bien souvent.

C'est selon mais il ne sait pas quoi.

Si la salle d'attente est vide immédiatement il sort une pomme et s'assoit, lui, avec la déconcertante facilité d'une feuille qui tombe. Un reste du vent. Droit. À la fois droit et plié. Bien plié. À la différence de Boutoux qu'il observera se fondre dans son fauteuil, il posera bien à plat ses pieds, ainsi les jambes ne sautillent pas, les genoux ne tremblent pas. Puis quelle que soit l'assise, fauteuil ou chaise, canapé, le délicat équilibre créé par les os de ses fessiers suffit à le maintenir assis droit, léger, apparemment si fragile que le dos ne semble pas oser se poser, appuyer sur le bassin, laisse un peu d'air, d'espace, laisse pendre une hésitation. Même les bras n'osent pas, tentent de s'absenter du reste du corps, point d'épaules entre eux et le buste, le cou un peu grêle, juste les mains, parfois une seule, semble flotter et porte la pomme à la bouche. Seule la bouche, la saveur, récompense, viendra réunir l'ensemble. Prudemment ensuite chacun reprendra sa place. De bas en haut chacun. Pendule inversé.

Sinon, s'il y a quelqu'un, Bernard dit bonjour avec une courtoisie qui force la réponse. S'il n'est pas certain qu'il ait rencontré celui qui faisait semblant de dormir, il est probable que si oui il l'aura lui aussi forcé à répondre. Qui sait, peut-être est-ce arrivé, comment savoir. Pourquoi chercher à le savoir. Le supposer est bien suffisant.

Puis la veste, à la polyclinique, sur le dossier de la chaise, la couture de l'épaule bien à l'angle, des deux côtés. Posée ainsi elle aussi semblait flotter.

Au Terrier un perroquet, dont seules deux patères sont disponibles, manque d'espace pour exister. Perd un peu de son sens. Personne d'autre que lui ne s'en sert. Un porte-manteau. Deux patères. Une de trop et encore, de temps en temps.

Bernard aussi aime attendre. Ou au moins lui aussi n'aime pas arriver et ne pas avoir à le faire. C'est, porte déjà ouverte, la sensation de tomber directement au fond du Terrier. Un peu brusque. Cela donne à l'inverse, porte fermée, le temps de se glisser lentement dans la galerie qui y mène. Nécessaire la lenteur.

Si la salle d'attente est vide, comme Yves il observe mais se lève pour venir se camper devant les différents tableaux ou affiches informatives qu'un atavisme professionnel l'oblige à critiquer. Il parcourt du regard des choses qu'il ne retient pas et dont la fonction ici est d'effacer le temps. Ainsi passe-t-il.

Alors s'il est invité à entrer il prendra son manteau et le posera soigneusement. Si en arrivant la porte est ouverte, qu'il doit entrer sans y être invité, il le gardera sur lui, ne l'enlevant que plus tard, peut-être. Détail que Boutoux remarque et, là aussi bien sûr utilise. Digression ou volute.

Alors c'est étonnant a priori, à moins qu'il n'ait dès l'entrée quelque chose à dire, il lui demandera comment s'est passée la route. Vraiment intéressé par la chose tant elle lui paraît improbable, mais également, nul n'est dupe, parce qu'à parler du vent on rompt le silence. C'est souvent ainsi que naissent les conversations.

Amusant. Boutoux s'inquiétait toujours de savoir si le vélo ne risquait rien. Si laissé comme une bête au soleil ou sous la pluie il ne fallait pas le rentrer dans le couloir. Il l'y aurait fait entrer sans problème, réellement soucieux de le protéger.

Si cela ne peut rester qu'une supposition il est quand même fort probable que, trop curieux, l'ayant laissé un moment dans la salle d'attente il soit descendu voir le vélo. Compréhensible alors que la culture littéraire qu'il avait lui ait imposé l'image de Rossinante, puis ensuite bien sûr le visage de celui qui, inscrit dans la plus belle des histoires, se battait déjà contre des moulins, et surtout du vent.

Jamais il ne lui dit. S'il l'avait fait jamais il ne lui dit. Tout Boutoux qu'il était il n'en aurait pas fait une digression. Une volute sûrement. Alors autant s'offrir de penser qu'il le fit. Offrir à la chose la volute qu'elle mérite. Disons que cela se soit passé. Qu'en bas Rossinante. Qu'un temps au Terrier le chevalier à la triste figure soit apparu sous les volutes.

Donc assis, tendu, léger, il attendait. Non taiseux mais se taisant. Volute ou digression. Il attendait. Ce n'était pas un problème. Les silences n'en sont que lorsqu'ils s'affrontent. Ils leur faisaient confiance et attendaient. Prévenants l'un et l'autre. Curieux, de tout, de l'un, de l'autre, mais jamais intrusifs.

Bien sûr la musique aussi. Classique, toujours classique pour Bernard et jamais pour Boutoux. L'un parlait de la fidélité de l'enregistrement des disques quand l'autre préférait découvrir des nouveautés quelle que soit leur qualité.

De Kafka, à peine. Une allusion lancée entre deux volutes à laquelle Bernard répondit par des questions censées lui en éviter la lecture. Boutoux ne lui en fit pas le résumé et préféra son verre de menthe. C'était bien sur le signe qu'il allait passer à autre chose mais aussi celui non visible qu'il l'évoquerait encore mais pas de la même manière.

Boutoux pouvait sortir du cabinet d'un coup, se jetant de son fauteuil et laissant traîner une vague excuse. N'expliquant rien et s'excusant à nouveau une fois revenu. Entre ces deux moments combien de temps. Il s'en fallait de très peu pour que les choses basculent. Des allusions perdues restait toujours quelque chose. Si peu si fragile si volatile qu'il aurait été dangereux de les cueillir. Boutoux le savait. Bernard lui faisait confiance pour cela. Pour cette capacité de savoir le laisser un moment. Au moment. Pour cette précision dans les silences. Tout mélomane sait qu'ils peuplent la musique. Ils le savaient. L'un curieux des effets de celle-ci, l'autre de sa beauté.

Boutoux tentait, plus littéraire, de l'embarquer sur les pages d'œuvres tout aussi silencieuses. De lui faire respirer l'espace de liberté qui enveloppait les mots. Borges, Bernard n'avait pas lu. N'avait pas suivi son conseil mais l'avait entendu, déjà ressortait plus intelligent de celui-ci. La force du silence qui les enveloppait.

Seule musique qu'il lui fit écouter et commentait sans jamais se lasser et jamais tout à fait de la même manière, Chris Réa, *The road to hell*.

L'intro. Comme des instruments qui traînent des pieds pour se soumettre à la musique. Qui secouent leurs chaussures pleines de boue pour être plus légers. Fond sonore de pluie. Petite averse de notes légères au piano. Air pour une main calme avant la tempête. Grondement sourd. Qui monte. Derrière, encore, les notes luttent. Quelques voix apparaissent et s'estompent. Fond de radio. Il parle enfin. Ne chante pas tout à fait. Guitare. Voix. Silence. Juste ce qu'il faut pour que tout soit en place. Le morceau. À la fois volute et digression. La séance se terminait parfois sur ça. De la musique. Et du silence. Comme elle avait commencé.

Puis Rossinante. À peine sorti les sacoches prêtes à reprendre du vent, dès qu'il y en aurait, il y en aurait vite, Bernard repartait. Boutoux probablement a dû le regarder le faire. Appuyé à sa fenêtre, cigare et volute qui s'égare, attentif à l'allure, sachant lire l'Andante, dupe ni de l'un ni de l'autre, conscient qu'ils avaient chacun choisi de poser un silence sur le reste.

Il connaissait son parcours, pouvait l'imaginer, savait qu'un moment il lirait la direction du vent et, c'était selon, mais là il savait quoi, *The road to hell*.



## Que pensiez-vous ?

Alors la musique. Beaucoup. Toujours. Encore. Jamais assez. Il avait avec vous une source intarissable à laquelle il se permettait d'abreuver sa curiosité. Et s'il est vrai, important ici, qu'il vous fit découvrir Chris Réa, *The road to hell*, l'occasion, le loisir des nombreuses occasions de découvrir des pépites musicales ne manquait jamais de déclencher des volutes que vous preniez le temps de regarder danser un peu et s'évanouir, forcément.

Bien sûr au milieu le reste. Bien obligé que le reste s'invite à la fête. Elle vous était dédiée, vous l'oubliiez parfois. Le reste essentiel se tenait silencieux, si habile, si nourri.

Bien sûr vous l'avez évoqué. En avez-vous vraiment parlé. Sur la chose chaque fois, chacun arrivait à poser de la musique. Aussi belle fut-elle, de ses silences elle masquait les vôtres et c'est ici qu'il se loge, le reste.

Que pensiez-vous qu'il arriverait. Avez-vous même pensé qu'il pourrait arriver quelque chose. Croyiez-vous que cela durerait ainsi indéfiniment. Qui peut croire qu'aucun coup de dés jamais n'abolirait le hasard de votre rencontre. Qui peut dire maintenant que vous n'étiez pas faits pour vous rencontrer.

À qui les reproches.

À Boutoux qui aurait dû. Comment l'aurait-il su. Il n'était pas ce qu'il prétendait et de toute façon, dans le temps, toute prétention est vouée à l'échec. Chacun de vous le savait. Le savait pour lui-même et feignait de ne pas le voir pour l'autre. C'était déjà écrit. Petits égoïsmes. Qu'il est difficile de sortir de volutes, de ne pas en profiter sachant qu'elles sont éphémères. À qui les reproches.

Ni à Yves qui y pensera jusqu'à la fin.

Ni à Bernard qui sûrement y a pensé jusqu'à la sienne.

Ni à Boutoux, sait-on s'il y pense, s'il peut y penser.

Plus de doutes que de certitude. Toujours.

Un autre. Il est difficile de dire de qui provient le récit de cette histoire. C'est selon, mais on ne sait pas quoi.

## **Radié de l'ordre**

Ce qui n'aurait jamais dû arriver arriva. Une véritable traînée de poudre parcourut la ville mais chacun n'en fit pas la même chose et ne fit rien pour l'éteindre.

Dans la ville c'est une chose. Tous purent remarquer, certains aimèrent à le rappeler, l'administration avait effectivement pris le temps et le recul nécessaires pour frapper avec d'autant plus de force du sceau de la justice ce que beaucoup appelaient, que certains par manque d'avis ou crainte de celui des autres, laissaient nommer une « fraude » ou pour le moins, chacun devait à ce moins se rallier, une « faute professionnelle » suffisamment grave pour radier Boutoux de l'ordre des médecins.

Dans la ville c'était une chose, entendue rapidement et sans appel. Au cœur du labyrinthe s'en fut une autre. Un vide prenait peu à peu place à l'intérieur des galeries.

À l'ordre de ne plus exercer il répondit encore par quelques ordonnances puis tomba dans le mutisme prescripteur qu'on lui avait imposé. Les derniers patients partirent très vite. Certains honteux d'être de l'affaire. Autres silences. D'autres munis de la fierté revigorante d'avoir été de ceux qui permirent de la révéler. Autres volutes.

Peu à peu ensuite. Certains revinrent quelques séances dans la plus sombre des clandestinités. Plus de plaque. La porte n'était jamais fermée à clef, donnant ainsi, digression, accès libre là où la chose était interdite.

Sans ordonnances. Non obligés. Certains revinrent pour terminer ce qu'ils avaient commencé et d'autres juste le temps de trouver une alternative au Terrier. Cela dura un temps.

En parallèle, directement lié, se joua au sein du labyrinthe un autre drame. D'échos discrets la présence familiale se transforma en présence sonore et encombrante. De plus en plus il arrivait usé de remonter un couloir d'histoires qui, plus fort encore, l'attrapait par l'épaule, semblait vouloir le retourner, le renvoyait à un obscur, à une réalité.

La sienne ne fut visiblement pas celle de ses patients puisque quelques semaines suffirent à vider les lieux.

Isolé entre le vide béant du domicile et celui de la salle d'attente. Il n'y avait plus d'attente. Plus rien à attendre mais toujours était-il là et toujours venaient Yves et Bernard. Pas besoin d'ordonnance pour le mal qui était le leur. C'était tout autre chose. Chacun le savait. Tous deux le savaient, n'ignoraient pas que Boutoux le

savait aussi. Victimes du plaisir de sombrer ensemble ils venaient, il était là, ils consommaient cette drogue dure qu'étaient leurs silences.

Chacun le vivait. Chacun entendait ce qu'il pouvait – le voulaient-ils encore – chacun sous les volutes ne voyait pas la même chose. C'était selon, mais plus temps de savoir quoi. Deux derniers patients dans l'antichambre de ce qui est nommé ici le Terrier et que tous trois refusèrent de voir.

Les issues ne sont pas les mêmes pour tout le monde. Chacun est tenté d'en franchir le seuil à sa façon. C'est selon. Mais par-delà l'écriture de l'histoire, provenant d'une réalité sombre somme toute commune, il est ici utile de le rappeler, la douleur a tendance pour certains à rapprocher l'issue de la fin.

Chacun à une place qui n'était pas la sienne au sein d'une main froide qui les faisait rouler le long des galeries. Trois dés pipés. Forcément. Certains qu'incertains et l'acceptant.

Suite et fin de la théorie des formes. Trois lignes qui se croisent forment toujours un triangle. Quelles que soient ces lignes. Qu'elles le veuillent ou non. Et celui-ci se moque bien de ce qui le compose. Forme parfaite. Et fatale.

## ÉPILOGUE

Puis plus rien. Déjà dit, Yves et Bernard revinrent un temps puis rien. Le vent dans le Terrier avait chassé les volutes et riait dans les galeries. La porte était ouverte. Boutoux était parti. En silence.

Tous deux vinrent une dernière fois, sans lui mais avec, l'un le sac noir et mou, l'autre les sacoches. Dernières grandes inspirations pour des routes qui se séparaient ici. Le bruit du silence quand il revient. Chacun en fit ce qu'il devait. Chacun son issue.

Yves avait-il eu l'occasion de raconter sa blague dans la salle d'attente. Peu probable. Longue, nécessitant d'avoir bien fixé sa proie, puis chacun venait ici pour une autre blague. Chacun son histoire. Chacun venait pour la raconter à Boutoux. Et s'il ne le faisait pas il venait au moins pour la comprendre.

Bernard avait-il parlé de « l'effet Lemièrre ». Probable qu'il en ait parlé à Boutoux. Sacrée digression. Prometteuses volutes.

Gageons en tout cas que si Boutoux a eu connaissance de la blague Marshall il l'aura racontée lui aussi. Si drôle, elle circule encore et n'est pas près de s'arrêter.

Gageons également qu'ayant eu connaissance de « l'effet Lemièrre » il aura tout fait pour en savoir davantage, aura, pourquoi pas, réussi à se procurer l'article du magazine et que celui-ci traîne peut-être quelque part dans le Terrier.

Que reste-t-il du Terrier. Cela importe peu. Relève en leur absence de l'anecdote. Mais, détail qui lui a son importance, chacun l'a fait, s'est posé la question, vous comme moi, Yves et Bernard forcément, ils ont dû le faire. Pendant les séances, impossible qu'ils n'aient pas regardé quelle était la marque de la chaîne, des enceintes, du lecteur CD. Technics.

Marshall. Phillips. Technics.

Chacun devra ici se faire son idée. Prendre ou laisser. Le voir à sa façon. Issue ou fin. C'est selon.

L'un qui reste.

L'autre qui part.

Boutoux qui disparaît. Où est-il ? Quelle était sa blague. Son effet. Chris Réa. *The road to hell*.

À la fin de l'album, il faut aller au bout, dernier titre « *Tell me there's a heaven* ». Volute. Digression. Allez savoir. C'est Boutoux.

D'ailleurs. Qu'aurait-il dit de tout cela. N'en sachant rien, n'affirmons rien.

Plus de théorie plus de forme. Un point seulement. À la ligne. À la fin. Comme issue.

Reste que ne sachant rien on peut tout supposer.

Qu'il est quelque part.

Qu'il raconte cette histoire.

Qu'il ne sait pas qu'il parle de lui.

Il est difficile de dire de qui provient le récit de cette histoire.

C'est selon, mais on ne sait pas quoi.